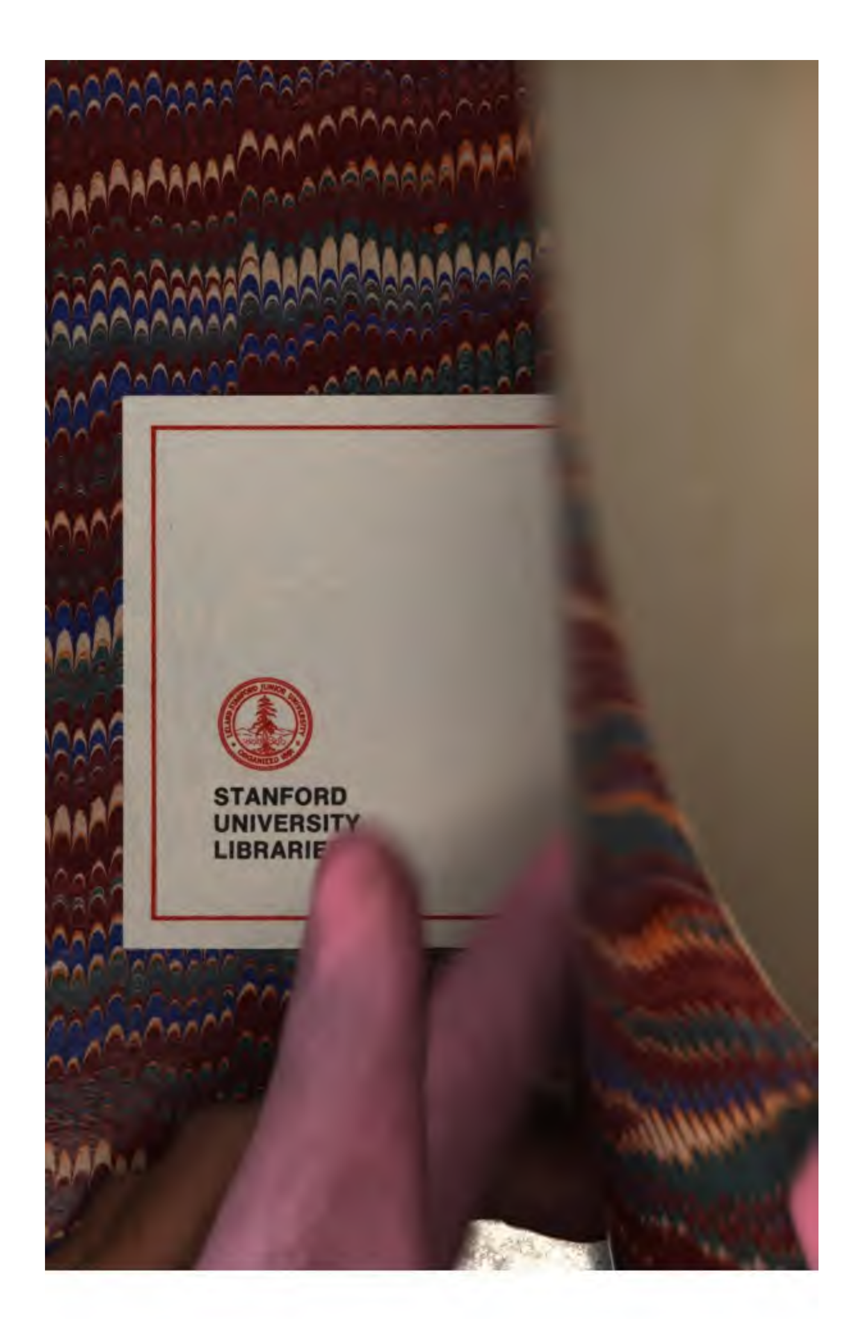
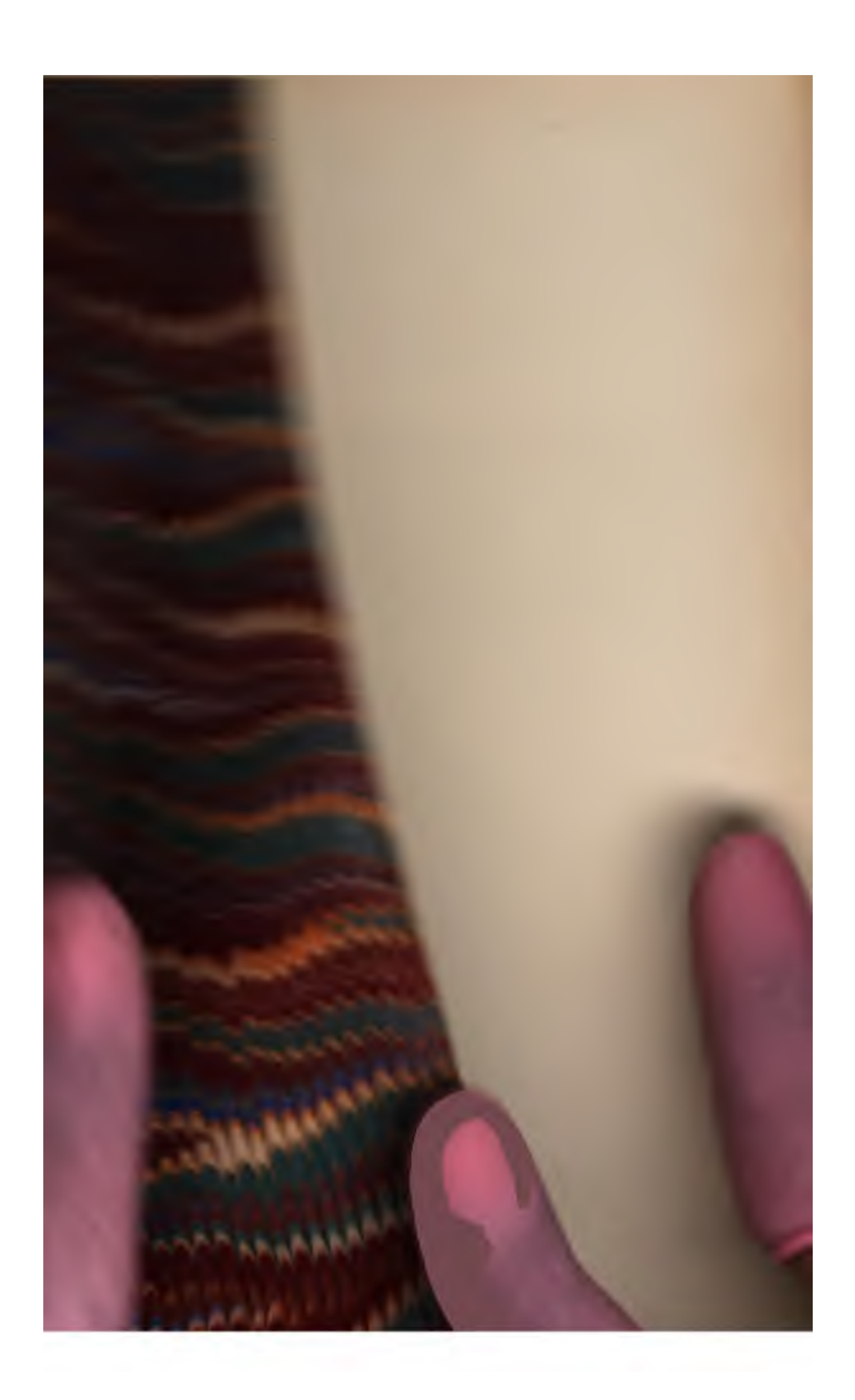



STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIE



MADAME ÉDOUARD LANTZ

IN MEMORIAM

Madame Edouard LANTZ

Née Valentine EHRHARDT

1873-1906

DEUXIÈME ÉDITION

« Soyez fidèles, soyez-le simplement... »

(Dernier message de M. F. H. Krüger à M. et Mme Lantz)

PARIS
MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES
102, BOULEVARD ARAGO

1907



Valentine Lantz, née Ehrhardt
1873-1906

Madame Edouard LANTZ

1873-1906

Le 26 avril 1906, dans la soirée, un cablogramme, arrivant du Congo français, apportait à la Maison des Missions une nouvelle douloureuse et tout-à-fait imprévue : Madame Lantz était morte, à Talagouga, d'une fièvre hémoglobinurique, le 5 avril. La maladie avait été de très courte durée. Des lettres de Talagouga, datées du 28 mars et reçues également à Paris le 26 avril, dans la matinée, ne parlaient nullement d'une indisposition de notre sœur. M. Couve écrivait même à son sujet : « Madame Lantz est pour nous une précieuse collaboratrice ». La mort, hélas ! avait déjà brisé cette collaboration. Et nos cœurs se serrèrent d'angoisse en pensant à la grande perte que nous venions de faire.

Depuis lors, cinq mois se sont écoulés et le temps n'a fait que rendre plus sensible la blessure reçue par la mission du Congo.

Valentine Ehrhardt est née à Schiltigheim, près Strasbourg, le 15 octobre 1873. Fille de M. Adolphe Ehrhardt, sœur cadette de Mme F. H. Krüger et de Mme E. Allégret, elle passa les

premières années de son enfance en Alsace et en Espagne. Puis elle fit son éducation à Bâle, où ses parents se fixèrent, il y a une vingtaine d'années. Elle compléta, d'ailleurs, et termina ses études en France, où elle prit ses brevets d'institutrice.

Elle profita, en particulier, des ressources artistiques de Paris pour y cultiver, dans un bon atelier, son goût pour la peinture. Elle semblait avoir hérité, à cet égard, des dispositions d'une grand'tante qui était, en Alsace, un peintre de talent.

Mais ce que Valentine Ehrhardt avait surtout puisé, de très bonne heure, dans les influences familiales, c'est l'amour des missions. Elle avait vu successivement ses deux sœurs épouser, l'une le regretté professeur de notre Maison, l'autre le missionnaire de Talagouga. Jeune fille, elle fit elle-même de fréquents séjours au boulevard Arago, chez M. et Mme Krüger ; elle y respira l'atmosphère de la Maison des Missions. Elle se trouvait donc toute préparée à sa tâche, lorsqu'elle accepta de devenir la compagne de M. Edouard Lantz, aprés le court séjour de celui-ci au Sénégal.

Leur mariage fut béni à Bâle le 20 avril 1899. Ils partirent tous deux pour le Congo, le 10 mai de la même année. En 1900, la naissance d'un fils venait réjouir leur jeune foyer. L'enfant ne

vécut malheureusement que quelques semaines. Il mourut le 29 septembre, et il fallut creuser pour lui une petite tombe, dans le cimetière de l'île de Talagouga. Un an après, c'était pour le père qu'on en creusait une autre, dans le cimetière de Cap Lopez : M. Lantz avait été ravi, le 5 octobre 1901, à la tendresse de sa femme, après deux ans et demi de mariage et par la même maladie qui devait l'emporter elle-même, quatre ans et demi plus tard.

Mme Lantz, demeurée seule, resta à son poste six mois encore. Elle revint en France, en mai 1902, pour accompagner et soigner, pendant la traversée, M. et Mme Junod, qui rentraient eux-mêmes en mauvais état de santé. Mais elle avait laissé son cœur à Talagouga et son dessein arrêté fut d'y retourner.

Elle employa ses deux années de séjour en Europe à compléter sa préparation en acquérant de solides notions médicales. Elle avait le désir d'assister son beau-frère, M. Allégret, dans les soins à donner aux indigènes malades. Le 18 septembre 1904, elle reprenait le paquebot, à Bordeaux, avec M. Germond et Mlle Reboul. Et les autres passagers s'étonnaient de voir cette jeune veuve, au visage rayonnant d'une si grande douceur, retourner au pays cruel qui lui avait pris en quelques mois son enfant et son mari.

Elle a donc vécu de nouveau dix-huit mois à

Talagouga, dirigeant un véritable dispensaire, et, en outre, s'occupant de l'école des garçons que la pénurie de notre personnel masculin avait privée de son directeur. Son veuvage lui constituait, aux yeux des Pahouins, une sorte de dignité. Ils l'entouraient d'une reconnaissance respectueuse. En pleine possession de la langue indigène, elle prenait d'ailleurs sa part de tout le travail de la station et aidait, en particulier, M. Hermann pour l'instruction de ses élèves catéchistes.

Sa conscience était, comme son cœur, d'une extrême délicatesse. Nature essentiellement aimante, elle n'eût recherché d'elle-même qu'une situation dépendante et n'aspirait qu'à servir ; mais, quand les circonstances l'obligèrent à prendre des initiatives et à diriger elle-même sa vie, elle se montra à la hauteur de ses nouveaux devoirs.

Et maintemant, le fils et l'époux qu'elle avait tant aimés, elle les a retrouvés auprès du Seigneur, auquel elle avait offert sa vie tout d'abord et sans réserve. Son temps de service a été court, mais bien rempli. Aux pieds du Maître elle a répandu jusqu'à la dernière goutte son vase de parfums. Tout ce qu'elle avait, charme féminin, culture étendue et variée, amour des âmes, tout, jusqu'à sa douleur de veuve et au loisir plus grand

que lui faisait sa solitude, elle l'a employé à glorifier son Dieu et à travailler au salut des païens.

Elle avait choisi la bonne part et ce n'est pas elle qu'il faut plaindre.

Mais, depuis que nous la savons partie, notre sympathie la plus vive entoure ceux qui la pleurent : en premier lieu ses vieux parents qui espéraient la voir revenir en congé, jouir de son affection et de ses soins attentifs, l'entourer dans sa solitude, l'aider à refaire ses forces ; puis, la mère de son mari qui l'avait adoptée comme sa fille, et pour qui cette mort a renouvelé la grande épreuve d'il y a cinq ans; ensuite ses deux sœurs, à qui la Mission a déjà coûté tant de sacrifices, et enfin ses collègues du Congo, qui étaient pour elle une seconde famille.

La Mission du Congo, douloureuse école de sacrifice, vrai martyrologe de notre Eglise ! Que de jeunes existences a déjà dévorées ce climat redoutable ! Et cependant quel chrétien ne comprendra le devoir de remplacer ceux qui tombent, de maintenir les positions si vaillamment défendues, de faire enfin triompher une cause qui est la cause même de Dieu et pour laquelle il n'est pas possible que ces vies précieuses aient été immolées en vain.

On trouvera, dans les pages qui suivent, des

extraits de la correspondance que Mme Lantz a entretenue avec sa famille, pendant ses deux séjours à Talagouga. Çà et là figureront aussi quelques lignes de M. Lantz. Il eût été facile de multiplier ces fragments, qu'une main pieuse a choisis et discrètement reliés les uns aux autres. Mais ce que nous publions suffira à faire revivre avec netteté la pure image de cette servante du Seigneur et de son bien-aimé compagnon de service.

On lira, en particulier, avec autant d'édification que d'émotion, le précieux message que Mme Lantz envoyait aux siens, onze jours avant sa mort, et la lettre dans laquelle M. Couve raconte les derniers moments de notre jeune sœur et lui rend son témoignage de chrétien et de missionnaire.

Que de richesses il a plu à Dieu de donner à nos missions, et, en particulier, à l'œuvre si belle, si aimée de nos Eglises, mais si difficile et si dangereuse que nous poursuivons, depuis dix-sept ans, au Congo français ! Dans ces épreuves même qui s'y succèdent, nous voudrions voir pour elle comme un baptême d'Esprit et de feu, une promesse de glorieux triomphe !

Oh ! ne laissons pas seulement nos chers ouvriers s'épuiser à la tâche ! Leur nombre a été si diminué en ces derniers mois ! Depuis la brèche que la mort faisait, le 5 avril, dans leurs rangs,

deux démissions, en juin et en août, ont encore affaibli leur petite phalange. Où sont les renforts qui iront occuper les places vides, secourir les combattants fatigués, déterminer la victoire finale ?

La rareté des vocations nous paraît être, à l'heure actuelle, un symptôme encore plus attristant que la pénurie des ressources matérielles. Mais la noble vie de cette femme d'élite, dépensée sans compter au service du Roi, n'est-elle pas un appel qui sera finalement entendu des jeunes membres de nos églises ?

J. B.

Septembre 1906.



MISSION
DU
CONGO
Légende
Mission protestante
Mission annexe
Poste
Echelle
0 10 20 30 40 50 Kil.
Libreville
Baraka
GABON
Mts de Cristal
Fula-Bifuñ
PAHOUINS
FAN
Esisis
Engonamve
Ndjolé
Ebikful
Talagouga
Eyefal
Esibem
Esansoï
Ebikolum
Samkita
Ebiligh
Esandum
BULU
ou
SEKI
Okômbi
Lambaréné
Ngômâ
Mpempôlô
Nombeduma
Asuka
Irèbâ
Falaba
Esira
Enyonga
Egolani
Oséng'atanga
C. Lopez
Cap Lopez
ORUNGU
MPANGWE
BAKÈLÈ
Samba
7°
8°
1°
0°
M.C

PREMIER SÉJOUR AU CONGO

1899-1902

PREMIER SÉJOUR AU CONGO

I

Un rêve réalisé. — A l'œuvre enfin !

Le 10 mai 1899, M. et Mme Lantz s'embarquaient à Bordeaux ; avec eux partait M. Ch. Hermann. En passant à Dakar, ils apprenaient que M. et Mme Teisserès et M. Merle avaient été obligés de quitter Lambaréné, à cause de leur état de santé, et, en arrivant sur les bords de l'Ogôoué, ils trouvaient Mme P. E. Vernier très gravement malade ; c'était pour eux comme le baptême du feu.

Le 7 juin ils débarquèrent à Talagouga.

A bord de l'*Avant-Garde*, et à quelques heures de Talagouga, Mme Lantz écrivait :

Nous voici donc sur l'Ogôoué ; Elie [1] est avec nous ; il nous semble vivre dans un rêve. Nous avons eu la tristesse d'apprendre en arrivant la maladie de Mme Ver-

[1] M. Allégret.

nier ; c'est pour la soigner qu'Elie était descendu à Lambaréné. La station de Lambaréné est très belle, au milieu d'un vrai parc, mais les maisons vides des Teisserès et de M. Merle faisaient une impression désolée, et les enfants erraient tout désemparés...

8 juin. — Nous voici à Talagouga et nous sommes heureux ! Tout ce que nous avons vu déjà nous ravit et nous encourage. Nous sommes arrivés hier au soir, à la nuit tombée, mais la réception n'en était pas moins belle, au contraire ! Nous avons gagné notre maison, ornée de grandes palmes, à travers la haie des enfants de l'école qui chantaient des cantiques ; c'était émouvant.

Tous ici sont pleins d'entrain, on sent que tout le monde est si heureux ! La station est très belle, nous avons déjà fait un tour ce matin, et serré toute une collection de mains noires.

Dire que je suis heureux, écrit, de son côté, M. Lantz, serait peu ; la réalité est plus belle que le rêve ! Nous sommes en-

fin à Talagouga. Je n'essaierai pas de vous dire comment on nous a reçus ; je ne pourrais jamais reproduire ce qui se passait dans nos cœurs. Tous ces élans d'actions de grâces, ces cris de reconnaissance, c'était enfin vrai, bien vrai !

Deux jours plus tard, il faisait avec M. Couve sa première tournée d'évangélisation : la semaine suivante, il allait visiter les annexes du Haut Fleuve et revenait ému, enthousiasmé de l'accueil reçu, des auditoires magnifiques partout réunis.

Mme Lantz, de son côté, se mettait au courant de l'œuvre scolaire et bientôt tous deux étaient en pleine activité : M. Lantz partageait avec M. Couve l'école des garçons et les tournées d'évangélisation, tandis que Mme Lantz aidait Mlle Kern à l'école des filles.

16 juin. — Elie est revenu de Lambaréné cette nuit ; il nous a apporté la triste nouvelle que Mme Vernier a été rappelée Là-Haut. En la voyant de près dans ces jours de souffrances, il a pu mieux encore apprécier sa riche nature, la finesse et la fermeté de son caractère. Quelle perte pour notre Mission ! Elle semblait si né-

2

cessaire à l'œuvre que Dieu lui avait confiée ! Nous entourons M. Vernier de nos prières, et nous pleurons avec lui.

L'œuvre que nous faisons ici, écrit M. Lantz en septembre, est absorbante entre toutes. Elle vous prend tout entier, dans les moindres détails comme dans les grandes questions. On a affaire au Pahouin, et le Pahouin est un homme passionnant. Que ce soit en achetant du manioc, en soignant les malades, en échangeant au magasin, ou bien à l'école ou dans les courses d'évangélisation, c'est toujours aux Pahouins qu'on s'adresse, et c'est toujours pour leur apporter la Bonne Nouvelle. Quelle belle vocation, et comme on voudrait pouvoir dire, à tous ceux qui hésitent, quel bonheur on y trouve !

Ma femme s'occupe avec une joie grandissante de l'école des filles ; c'est en effet une des plus belles branches de notre œuvre ; mais comme il est difficile de garder la plupart des filles au delà de quelques mois ! Cependant elles ont vu Dieu de près, et cela ne peut s'effacer...

Nous sommes si heureux, dit encore

M. Lantz, et si reconnaissants à Dieu de tout ce bonheur ; il fait si bon travailler ensemble ! Combien était grande l'erreur de ceux qui nous disaient : Profitez bien de vos fiançailles, c'est votre plus beau temps ! Notre plus beau temps, *il est toujours devant nous*, car nous sommes sur un chemin qui monte toujours plus haut. Notre plus beau temps, ce sera quand nous serons arrivés ensemble aux sommets ; mais ce ne sera pas sur cette terre.

II

Noël 1900

Cependant tous deux durent bientôt, et à diverses reprises, payer leur tribut à la fièvre. En même temps, leur tâche grandissait, à mesure que la fatigue de leurs collègues augmentait.

Noël arriva : ce premier Noël en pays Pahouin leur fut une grande joie.

Le 25 décembre, écrit Mme Lantz, nous avons eu notre fête de Noël. Le hangar qui sert d'église était orné de grandes palmes, et, dans le fond, près de l'estrade, l'immense palmier étendait ses longues bran-

ches flexibles, plus gracieux et plus beau que je ne me l'étais jamais figuré. Toute la journée, il avait fait étouffant, et, au moment de quitter la maison pour aller allumer l'arbre, voici la tornade qui éclate, un vent violent, de grands coups de tonnerre, et une de ces pluies africaines! Après avoir attendu un moment pour laisser passer le plus fort, nous nous acheminons, Edouard et moi, armés de manteaux et de parapluies, à travers les flaques d'eau qui couvraient déjà le petit chemin. Arrivés à la chapelle, il a fallu attendre encore; le vent était trop violent. Mais, enfin, on a pu allumer et l'arbre rayonnait dans toute sa splendeur pendant que les enfants entraient deux à deux, remplissant tous les bancs, et qu'on chantait le cantique « *Yésu, o tagha me lure.* » — « Jésus ne me laisse pas ! » A travers les grandes branches lumineuses du palmier, nous voyions toutes ces petites figures noires, joyeuses, étonnées, et bientôt retentissaient tous les cantiques connus : « Jésus est né... » « Aux enfants de notre âge... » Puis, « *Stille Nacht* » « *O du frœhliche...* » traduits en pahouin. Et ces chants remplissaient le

hangar, accompagnés souvent de grands coups de tonnerre, ou du vent qui grondait dans la brousse tout près. Ce soir-là, comme jamais encore, je me suis sentie en Afrique. C'était si étrange, ce cadre pour une fête de Noël ! Et cependant je ne m'étais jamais encore sentie tellement « chez nous ». Je crois que ce soir de Noël nous a révélé subitement combien nous sommes attachés à ces gens qui nous entourent, à ces enfants, à ces ouvriers, à tous ces Pahouins. Le palmier s'était éteint, mais je crois que beaucoup de lumière remplissait tous les cœurs !

Vous ne pouvez pas vous figurer comme c'était beau, ce palmier de Noël ; il était immense et remplissait tout le fond de la chapelle de ses belles branches retombantes.

Huit jours après, c'était la communion, et huit catéchumènes recevaient le baptême. Il y avait eu énormément à faire toute la semaine ; ces messieurs avaient dû interroger tous ceux qui, en grand nombre, étaient venus pour « prendre le travail de Dieu. » Quelques garçons et dix des fillettes ont aussi demandé à devenir catéchu-

mènes. Il y a eu sans doute une part d'entraînement dans cette venue en masse; mais il parait que quelques-uns ont bien répondu, et, si un ou deux de ces petits cœurs s'étaient donnés sincèrement, quelle joie ce serait ! »

III

La marche en avant

Joies et tristesses, soucis et espérances, la vie missionnaire, plus que toute autre, est pleine de contrastes et d'imprévu

En avril 1900, M. et Mme Allégret et Mlle Kern étaient obligés de quitter la station et de rentrer en France. Quelques semaines plus tard avait lieu la communion de Pâques, où 27 nouveaux chrétiens recevaient le baptême et 75 catéchumènes étaient admis. L'œuvre continuait à se développer d'une façon très encourageante, et la grande préoccupation de ceux qui restaient était de ne pas la laisser s'affaiblir entre leurs mains, malgré les accès de fièvre qui devenaient plus fréquents à mesure que les devoirs et les soucis se multipliaient.

La grande question, écrivait M. Lantz le 15 juin, est celle de la marche en avant;

c'est la question à laquelle les missionnaires, quel que soit leur champ de travail, attendent à chaque courrier une réponse. Ces lettres, qu'on ouvre avant celle de sa mère, que nous apportent-elles cette fois ?

A mon dernier voyage dans le Haut, j'ai trouvé des noirs de la brousse, de l'intérieur, qui n'avaient jamais vu de blanc, et qui venaient sur les bords du fleuve vendre leur ivoire à d'autres Pahouins qui, eux, le portaient plus loin. Ils étaient coiffés de bonnets de verroterie ; en travers de leur nez, de petits os d'animaux étaient passés ; tout en eux respirait le sauvage. Je les saluai dans leur langue, ils me regardèrent, ahuris. Eh bien ! ces gens sauvages, quand ils sont accoutumés à voir notre couleur et osent nous approcher, savez-vous ce qu'ils nous demandent? — De leur envoyer un blanc *pour leur parler la Parole de Dieu, parce qu'ils ont appris que cela rendait les hommes meilleurs*.

Ce sont des nouvelles de ce blanc que nous attendons à chaque courrier.

IV

Ce que j'ai, je te le donne

Le 24 août, le jeune foyer missionnaire était illuminé par la naissance du petit René ; mais la joie fut bien courte : le 29 septembre, Dieu le leur redemandait.

Notre doux trésor nous a quittés, écrit Mme Lantz, le 4 octobre ; Jésus a pris son petit agneau dans ses bras, et nous lui avons dit : Prends-le, Seigneur, il est à toi. Mais nos cœurs saignent et le vide est si grand ! Dieu nous a laissé notre chéri pendant un mois, un mois des plus douces joies. Oh ! qu'il était délicieux !... Mais maintenant, sa petite vie s'épanouit là-haut, et nos cœurs l'ont suivi ; ils sont plus près de Jésus qu'avant. Nous avions fait tant de beaux rêves... Mais il est plus heureux Là-Haut, il est dans les bras de Jésus, loin de tout mal et de toute souffrance.

Ce samedi restera toujours pour nous un souvenir béni : c'est le jour où nous avons accompagné notre petit ange jusqu'aux portes du ciel.

Depuis le matin il n'a presque plus bougé, les bras allongés, les yeux mi-clos ; deux ou trois fois dans la matinée, il a levé les paupières et ouvert ses chers yeux, tout grands, quand Edouard se penchait sur son berceau. Je l'ai eu longtemps dans mes bras, assise dans mon lit, à regarder sa chère petite figure toute pâle et amaigrie, avec ses grands yeux cernés de noir. Oh ! comme il avait changé ! En quelques jours ses joues roses, ses petites lèvres rouges, sa bonne petite figure ronde étaient transformées. Et pourtant il était si doux à voir, notre trésor, avec son expression si calme et comme résignée. Cher petit René, je le vois si bien encore ! Ce matin-là, j'ai compris que Dieu nous le demandait ; nous l'avons compris tous deux et, le cœur saignant, nous Lui avons demandé que Sa volonté soit faite.

Toute cette journée, Edouard l'a passée avec moi, près du petit moïse de notre chéri ; l'après-midi, puis la soirée s'écoulèrent, nous étions toujours près du berceau où il s'éteignait.

Nous avions le cœur bien serré, mais c'était quand même une belle journée que

nous avons encore passée près de lui, à prier, à tenir ses petites mains, à le regarder toujours. Il respirait doucement, et, de temps en temps, poussait un faible gémissement ; c'était le dernier adieu de sa chère petite voix que nous aimions tant à entendre gazouiller le matin, dans son berceau. Son pouls devint de plus en plus faible, et tout doucement, au moment où sonnait la cloche du culte, sa petite âme s'est envolée vers Jésus.

Cher, cher petit enfant, cher petit messager de Dieu, il est Là-Haút, avec nos biens-aimés ; avec eux il nous attend Là-Haut.

Nous étions seuls avec lui. Edouard a fermé ses chers beaux yeux ; il l'a habillé pour la dernière fois, puis l'a remis dans son petit berceau ; il avait l'air de reposer doucement dans son petit nid bleu...

M. Couve était en tournée, trop loin pour qu'on le fasse chercher ; il n'aurait pas pu arriver à temps. C'est Edouard qui s'est occupé de tout avec la force que Dieu lui a donnée.

Le dimanche matin, il est allé chercher la place au cimetière, et il m'a rapporté

une belle palme que nous avons déposée dans le berceau avec de jolies fleurs blanches... C'était beau et pur comme notre cher trésor.

Edouard a lu quelques versets, il a prié et nous avons senti une grande paix nous envahir. Puis on a emporté le petit cercueil à l'église. Edouard a été très court ; il a voulu seulement dire aux Pahouins le message que notre petit René leur apportait, à eux aussi, de la part de Dieu : rien de ce que nous avons n'est à nous ; tout nous est prêté par Dieu, et quelquefois il nous le redemande.... Nous rendons à Dieu ce petit enfant, et c'est pour cela que nous ne crions pas comme font les païens qui ne regardent que le corps ; nous savons qu'il est auprès de Lui.

Après ce court service, tous sont allés au cimetière où Edouard a encore lu quelques versets, puis on a chanté un cantique. Il repose là, sous un grand arbre, dont le tronc, divisé en trois parties dans le bas, lui forme comme un petit abri.

Dieu nous a aidés et soutenus ; Il a donné à Edouard la force de tout faire, et à moi la force de rester au lit, pendant qu'ils

emmenaient mon trésor, et le déposaient sous le grand arbre.

12 octobre. — Dimanche dernier j'ai pu aller pour la première fois avec Edouard à notre petite tombe ; c'est si paisible et beau sous ces grands arbres.

J'ai un tel « heimweh » de notre chéri ! Nous l'avons attendu longtemps, et Dieu nous l'a repris si vite ! L'Eternel l'avait donné... mais il nous manque tellement ! Cependant nous voulons dire de toute notre âme : *Ce que j'ai, je te le donne...*

20 octobre. — Mlle Galley a maintenant 45 filles à l'école ; elles affluent de partout, et il en arrive tous les jours. Comme j'aurai de nouveau du temps, n'ayant pas mon cher trésor à soigner, je m'occuperai des petites de l'école ; je serai si heureuse de faire quelque chose pour ces tout petits, puisque Dieu m'a repris mon cher tout petit...

Je suis bien remise et me sens forte ; cela me paraît étrange, après ces longs mois où je traînais, et cependant la joie du petit être attendu illuminait tout. La lumière



ÉGLISE DE TALAGOUGA
(Élevée en souvenir de M. Ch. Bonzon)

n'est pas partie, mais elle vient de plus haut et éclaire plus profond, malgré la souffrance.

13 novembre. — Nous continuons à travailler, mais avec plus d'amour depuis le départ de notre chéri ; il nous semble que nous aimons beaucoup plus ceux qui nous entourent. Je suis si reconnaissante de pouvoir travailler ! Tous les matins, j'ai l'école des petits garçons et des petites filles, très nombreux en ce moment ; c'est si bon de s'occuper de ces tout petits en pensant à notre tout petit là-haut !

Edouard a environ 77 garçons et beaucoup, beaucoup à faire ; heureusement ses grands garçons sont dans de très bonnes dispositions.

V

Une année terrible

Pendant les derniers mois de 1899 déjà, l'état de fatigue, les accès de fièvre fréquents de M. D. Couve faisait prévoir qu'il était arrivé à l'extrême limite de ses forces, et bientôt il

était obligé de rentrer en France, laissant à Ed. Lantz la charge de la station.

L'arrivée de M. Ellenberger fut une grande joie ; mais lui aussi devait bientôt être souvent arrêté par la fièvre, et, pendant plusieurs mois, Talagouga fut un véritable hôpital : fièvres, fièvres encore, c'est le refrain monotone et angoissant de chaque courrier.

Les nouvelles que j'ai à vous donner, écrit M. Lantz le 21 mai, ne sont pas satisfaisantes. La fièvre a fait de nouveau son apparition, s'attaquant à l'un après l'autre, et nous venons de traverser ce que nous appelons une « mauvaise passe ». C'est René Ellenberger qui a ouvert le feu : le 30 avril, il se couchait avec la fièvre qui ne le quittait pas de trois jours ; puis Mme Moschetto et ma femme étaient obligées de prendre le lit ; le lendemain, Mlle Galley les rejoignait, et je restais seul vaillant en face de R. Ellenberger, encore très faible. Mon tour devait arriver, et le lendemain, en effet, je me couchais.

C'était le 5 mai ; à partir de ce moment, la fièvre semblait ne plus vouloir nous quitter : les convalescents, soignant les malades, étaient à leur tour repris, et se

trouvaient le lendemain soignés par leurs malades de la veille...

Je ne voudrais pas vous laisser sous l'impression triste de toutes nos maladies. Il en est comme du ciel après l'orage ; il est plus bleu, plus profond. Les fièvres sont comme un instant de retraite dans nos vies si remplies ; on en sort plus fort pour la lutte, plus humble aussi devant la grande tâche à accomplir. Dieu sait ce qu'Il fait ; Il fait tout bien.

Il nous semblait, écrit, de son côté, Mme Lantz, que jamais nous ne sortirions de l'espèce de cauchemar dans lequel nous nous débattions depuis plus de trois semaines ! Edouard est encore faible, mais recommence peu à peu son travail. Ces jours ont été bien angoissants : j'étais au lit avec une assez forte fièvre, sans pouvoir soigner Edouard en proie à une fièvre encore plus forte (40°6) et pas de médecin pour nous faire au moins une injection de quinine ! Oh ! comme Elie nous manque, et comme il nous tarde qu'il puisse revenir !

Si, au moins, on pouvait bien se nourrir

après ces périodes de maladie, pour vite se remonter ! Mais je n'ai même pas eu d'œufs à donner à Edouard, et nos provisions se trouvaient presque épuisées. Pourtant, à travers tout cela, Dieu nous a soutenus. Il a fait passer les mauvais jours d'angoisse.

Ce ne fut qu'une courte éclaircie ; la fièvre revenait bientôt, et le départ pour l'Europe de M. et Mme Moschetto, exigé par la santé de Mme Moschetto, fit la tâche plus lourde encore.

Depuis ma dernière lettre, écrit Mme Lantz le 10 juin, la maladie ne nous a presque pas quittés. Edouard a eu de nouveau une très forte et très longue fièvre, avec congestion du foie. M. Ellenberger et Mlle Galley ont eu aussi de forts accès. Il faudrait que nous puissions descendre au Cap Lopez, mais on n'y peut songer en ce moment.

Je ne suis pas découragé, loin de là, — dit M. Lantz — j'ai confiance, et, si le renfort ne vient pas, Dieu est là quand même. Nous le sentons chaque jour au travail

avec nous. Ses bénédictions reposent sur nous ; l'œuvre avance à pas de géants.

Notre blessure saigne toujours (le départ de leur petit enfant) mais que de joies Dieu nous donne ! Notre vie est belle, très belle, et, malgré notre douleur, nous sommes heureux. Oh ! Dieu est bon de nous donner tant de joie !

Nous avons eu de nouveau fièvres et travail, reprend Mme Lantz le 15 juillet, et puis la communion [1] et j'écris dans la chambre d'Edouard, qui a encore pris la fièvre hier, après toute la fatigue de ces fêtes ; mais il faut que je vous raconte tout cela à la suite et en détail.

Après avoir préparé tous les logements pour les visiteurs, Edouard est descendu lundi, le 7, en pirogue, afin de chercher les gens du Bas pour la communion. Il nous laissait avec M. Ellenberger en pleine fièvre, mais il n'y avait pas moyen de retarder. Mardi, je me suis sentie moi-

[1] La communion, célébrée tous les trois mois, et précédée d'un examen des candidats au baptême, amène sur la station de Talagouga une grande affluence d'indigènes : catéchistes des annexes, chrétiens noirs, catéchumènes et simples postulants.

même très peu bien, et j'ai passé presque toute la journée sur mon lit. Edouard est rentré le soir. Mercredi, j'étais mieux et jeudi, je prenais à mon tour la fièvre, assez forte pour me laisser deux jours encore absolument brisée.

Pendant ce temps, les gens affluaient sur l'île ; Edouard avait à courir de tous côtés, à régler des palabres, à faire des admissions, à s'occuper des échanges au magasin, etc. Mais il avait l'air bien et faisait tout cela avec entrain. M. Ellenberger traînait toujours sa fièvre, et des maux d'estomac l'avaient beaucoup fatigué.

Nous avons eu une belle et grande communion : beaucoup de monde, vingt-quatre baptêmes, cinquante-quatre catéchumènes. Les sessions [1] ont été très longues et faites à fond...

Je tâcherai, si j'en trouve le temps, de vous raconter cette communion intéressante et accidentée.

Dimanche, foule au culte, un très beau

[1] Il s'agit des sessions d'examens individuels qui précèdent la réception dans la classe des catéchumènes, ou l'admission au baptême.

culte. L'après-midi, une quantité de visiteurs sur la véranda, hommes, femmes, enfants ; on cause avec eux jusqu'à ce que retentisse la cloche de la réunion de l'après-midi. Puis, le soir, a encore lieu une réunion de chrétiens. Celle-ci, Edouard n'a plus pu y assister. Pendant la réunion de l'après-midi, il prenait la fièvre et se couchait au retour. Mlle Galley de même ! Et, avec cela, il y avait, le lendemain matin, tous les départs des pirogues à organiser, des palabres à régler, des filles à rendre à leurs parents, le petit speech de clôture de l'école de garçons. M. Ellenberger a dû tout faire : Edouard était au fond de son lit, brisé par la fièvre... Et voilà comment le temps passe, et l'on est toujours débordé... Mais dans tout cela, Dieu nous aide et nous aidera au jour le jour. Il nous guidera et fera tout pour le mieux. Nous avons confiance et sommes joyeux dans notre travail...

17 juillet. — Edouard s'est levé ce matin, n'ayant plus de fièvre, mais très faible. Si cela n'avait pas été absolument nécessaire, il ne se serait pas levé ; mais

il y avait la paie des catéchistes, une foule de palabres à régler et beaucoup à faire aussi au magasin. Il est arrivé à terminer tout juste et s'est recouché à onze heures, grelottant la fièvre et claquant des dents. La fièvre est montée de nouveau à 40°6, avec maux de tête et d'estomac.

Combien de fièvre l'on éviterait ici, si l'on pouvait se donner le repos nécessaire au moment voulu ! Si Edouard avait pu rester au lit hier, elle ne serait pas revenue, et si forte ! Enfin, les Allégret reviendront bientôt, et alors on sera trois ; mais, il n'y a pas à dire, ç'a été une année bien dure...

Quant à Mlle Galley, elle va un peu mieux et s'est levée aujourd'hui, mais elle n'est pas bien solide encore. Moi, je vais de l'un à l'autre et deviens tout à fait garde-malade. Je vais bien, sauf de la fatigue, mais ce n'est pas étonnant ; ici l'on est toujours fatigué...

La charge a été écrasante, mais maintenant le renfort viendra bientôt... Quand les Allégret seront là, alors, s'il plaît à Dieu, nous prendrons du repos...

VI

La communion de juillet 1901

Je vous ai promis le récit de notre communion de juillet qui a été assez mouvementée. La communion de juillet est généralement petite, mais cette fois-ci, au contraire, il y avait foule. Les pirogues ne cessaient d'arriver du Bas, du Haut, pleines à chavirer, et ce n'est pas peu de chose que de loger tout ce monde. Il est vrai qu'ils se contentent de peu : un toit de paille pour les abriter de la pluie, c'est tout !

Je ne puis vous dire combien j'aime voir à l'île cet air de fête, de joyeux mouvement. Chaque tribu a sa place désignée d'avance ; ceux-ci le hangar du travail, ceux-là le hangar des pirogues, d'autres la vieille chapelle, qui n'est pas autre chose qu'un hangar ; d'autres encore, la deuxième maison missionnaire, qui est la plus haute ; la véranda de la maison vide des Moschetto est encombrée aussi. Tout ce monde s'installe, crie, s'agite ; on entend les voix aiguës des femmes, les chants

de pirogue des nouveaux arrivants ; puis les grands feux s'allument, sur lesquels cuisent les petits « bizi » (mets enveloppés de feuilles de bananiers), et autour desquels on se chauffera tard dans la nuit, en racontant des histoires...

Nous allons d'un feu à l'autre et ce sont des *mbolos*, des mains tendues, d'anciennes connaissances qu'on retrouve et de nouvelles, vite conclues lorsqu'on s'aperçoit que la femme blanche parle et comprend le pahouin. Des vieilles viennent à vous, les bras ouverts, vous mettant les deux mains sur les épaules en guise de salutation, et les petits enfants, qui n'ont jamais vu de blancs, se rejettent en criant sur leurs mères.

La nuit est presque tombée, et soudain la cloche sonne, et, dans l'air calme du soir, cette voix familière, qui va mourir à droite et à gauche dans la grande brousse, vous remue étrangement. C'est dans la nouvelle école que se font ces grands cultes du matin et du soir, pendant les trois jours qui précèdent la communion ; à peine les premiers coups de cloche ont-ils retenti, que tout le monde se précipite, hommes,

femmes surtout, — qui courent, vieilles et jeunes, et ont, en un clin d'œil, occupé tous les bancs des femmes ; — c'est à grand peine que nous en retenons six à sept pour les fillettes, dont la longue file s'avance en ondulant, le long du chemin qui mène de l'école des filles au nouveau lieu de culte, et traverse toute la station. Elles marchent deux à deux, les grandes derrière, les petites devant ; au premier rang les deux plus petites, six ans à peine, d'un petit air grave, fières de mener la file et de porter la Bible et le cantique de Mademoiselle qui marche à côté d'elles.

Grâce à Dieu, les fièvres qui n'avaient cessé de nous tenir si longtemps, nous ont laissé un peu de répit cette semaine là ; Edouard était assez bien et M. Ellenberger, quoique relevant de fièvre, était presque remis ; moi seule ai été peu bien, avec deux jours de fièvre légère qui m'ont empêchée d'assister à plusieurs de ces beaux cultes du soir.

Le dimanche, nous avons eu un beau et bienfaisant service de baptême et de communion ; 24 nouveaux membres ont été reçus dans l'Eglise pahouine, et, dans le

cours des journées précédentes, 54 personnes ont été reçues comme catéchumènes. Aussi, ces journées-là, jeudi, vendredi et samedi, sont-elles particulièrement fatigantes pour ces messieurs ; les sessions durent toute la journée et jusque dans la nuit, et, tandis que sur toute la station règne une joyeuse agitation, au haut de la colline, sous la véranda du missionnaire, tout est paisible. Une foule de gens, hommes, femmes, jeunes gens, vieillards, sont accroupis là, dans un recueillement silencieux, attendant d'être appelés chacun à leur tour, et les interrogations sont longues, surtout pour les candidats au baptême. Si bien que le soir, après le culte et le souper, les sessions recommencent. De nouveau, une à une, les silhouettes noires vont s'accroupir dans la nuit, éclairées seulement par une petite lumière vacillante. Quelques-uns d'entre eux ne deviendront-ils pas aussi une de ces lumières brillant au sein des ténèbres ? Et, si beaucoup sont venus par entraînement ou pour toute autre cause, et retournent au village sans avoir été reçus, combien aussi reçoivent la Parole avec joie, d'un cœur simple et croyant : « Sur ceux

qui habitaient le pays de l'ombre de la mort, une lumière resplendit ».

Nous avons eu des joies pendant ces fêtes ; nous avons eu des sujets de tristesse aussi. Un matin, plusieurs pirogues montaient chargées de monde ; tout à coup s'élève une grande clameur : une pirogue vient de chavirer dans le petit rapide, en face de l'île ! Tout le monde se rassemble sur la colline ; on regarde avec anxiété la coque de la pirogue qui va à la dérive, les petits points noirs, qui sont des hommes, luttant éperdûment contre le courant. Aux premiers cris, trois ou quatre pirogues sont parties à leurs secours, elles les rejoignent, retournent la pirogue, sauvent les hommes ; puis toutes ensemble se dirigent vers un point de la rive, en face, là où la pirogue a chaviré. On cherche, cherche longtemps ; puis des lamentations s'élèvent. C'est une toute jeune femme qui est morte là ; ne sachant pas nager, elle n'aura pu se débattre longtemps contre les fortes eaux, et aura été emportée. Aura-t-elle trouvé, dans la suprême angoisse Celui qui aide à traverser « les grandes eaux ? »

Nous restions tous silencieux, le cœur

oppressé, tandis que les pirogues revenaient lentement, et que les lamentations s'élevaient toujours plus fortes ; c'étaient les parentes de la jeune femme qui la pleuraient.

Et cependant nos cœurs étaient plus serrés, le lendemain, à la nouvelle que nous apportait l'un de nos catéchistes. Des gens de la tribu des Mvémé avaient comme *ntob* un homme Esibem. (Les *ntob* sont des gens qui quittent leur propre tribu pour chercher un père dans une autre tribu, et celle-ci devient leur seconde patrie.) La veille de ce jour, les Mvémé, à l'instigation de leur chef Evina (le noir) avaient tué leur *ntob*, et s'apprêtaient à le manger le jour suivant ; puis, n'ayant pu cacher leur action, et nous craignant, ils avaient jeté le cadavre au fleuve.

Oh ! comme il nous a semblé toucher du doigt la puissance des ténèbres. Et cela s'est passé là, non loin de nous ; combien de fois cela doit-il se passer dans tous ces villages perdus de la brousse, qui jamais n'ont entendu la Bonne Nouvelle ?

Les ténèbres sont grandes encore, et cependant les cœurs sont bien disposés, et

de tous côtés nous arrivent des appels. Lors du voyage d'Edouard dans la Misanga, tous le recevaient avec joie, lui disant : « Il faut revenir ; reviens dans cinq jours, dans trois jours, nous voulons aussi entendre la Parole de Dieu. » Et de plus haut aussi, les appels arrivent, toujours plus pressants : « Venez, envoyez-nous des missionnaires. » — Quand pourrons-nous y répondre ?

Après le grand brouhaha de la fête, la station est devenue tout d'un coup bien tranquille : tous nos garçons et une partie des filles sont partis en vacance ; mais il y a toujours bien assez à faire.

Dernièrement notre catéchiste des Samakev nous amenait une pauvre vieille femme, d'une maigreur de squelette, le poignet fracassé et, dans la figure, entre le nez et l'œil, un grand trou béant communiquant avec la bouche, une partie de la mâchoire était brisée, la langue endommagée.

La veille, elle s'était traînée dans la brousse, à la recherche de quelques *afo*, espèce de petites prunes rouges acides ; un homme de son village, parti, à son tour, à la chasse, ayant vu bouger des feuilles et

croyant voir un animal, avait tiré ; un cri humain déchirant lui avait répondu ; épouvanté, il était allé trouver les gens du village et, ensemble, ils avaient ramené la pauvre vieille couverte de sang. Pendant plusieurs jours nous l'avons soignée, Edouard et moi, soir et matin, dans la vieille petite case où nous logeons les malades. Mais les blessures étaient trop graves, les gens du village ont voulu la remporter, et, quelques jours après, elle est morte là-bas, enfin délivrée de tant de souffrances, et auprès de Jésus. Edouard lui parlait parfois mais elle était déjà bien sourde, et ne comprenait plus tout. Mais, un jour qu'Edouard lui demandait si elle était *sûre* d'aller dans la maison de Dieu quand elle mourrait, elle a répondu oui, avec une telle force et un tel élan dans ce pauvre corps infirme, que nos cœurs en ont tressailli de joie. Elle était catéchumène depuis deux communions. Maintenant elle *est* dans la maison de Dieu, la vieille Minkwé...

VII

Seule !

Le renfort tant désiré arriva enfin, mais il était trop tard ; Edouard Lantz, épuisé par la fièvre et les soucis, eut la joie de remettre à M. Allégret la station et l'œuvre qu'il avait fidèlement gardées, puis il tomba pour ne plus se relever. Telle la sentinelle isolée, frappée à mort pendant sa longue et angoissante faction, tient bon jusqu'à la relève, passe la consigne et tombe.

Il écrivait en juin :

Je viens encore d'avoir la fièvre, et le foie congestionné ; cela m'a laissé une grande faiblesse, mais je vais pourtant mieux et j'espère recommencer à sortir demain, mais on est si peu sûr du lendemain ici ! Nous attendons les Allégret... qu'il fera bon se reposer, n'avoir plus cette responsabilité écrasante ! Et cependant nous sommes heureux et nous ne voudrions céder notre place à personne. Quelle joie de travailler pour Dieu, et de le sentir tout près lorsqu'il y a des difficultés à surmonter !

En août, dans sa dernière lettre, il disait :

Il faut être sur notre station pour se rendre compte quelle ruche d'abeilles elle est. Chacun veut son mot et le missionnaire est le pivot autour duquel tout tourne ; quand il y a des pivots de rechange, cela va bien ! L'œuvre a besoin de toutes nos forces, qui même ne suffisent pas.

Ce que nous *voyons*, c'est que Dieu est avec nous. Aussi sommes-nous pleins de courage et de joie, malgré soucis, fièvres, fatigues.

Cette joie avait été, dès le début, un trait caractéristique de l'activité d'Ed. Lantz. Peu de mois après son arrivée au Congo, il écrivait déjà :

Dieu veuille que je me sois vraiment fait à ce climat, et que je puisse rester avec ma femme de longues années à mon poste. Oh ! je voudrais devenir vieux au service du Maître, et revenir encore, avec des cheveux blancs, consacrer à Dieu et aux Pahouins le reste de mes forces ! Mais il en sera ce que Lui voudra ! Ce n'est qu'un désir, et si Dieu me demande de partir cette nuit, je suis prêt.

Ce désir ne devait pas être exaucé ; les lettres

de Mme Lantz font revivre, jour par jour, les angoisses des dernières semaines.

17 septembre. — Les Allégret ne sont pas encore arrivés. Leur bateau est à Conakry avec une avarie de machine. Comme ils doivent se morfondre ! et nous ici qui les désirons tant ! Puisque Dieu l'a permis ainsi, c'est que sans doute c'est bon pour nous, et nous possédons nos âmes par la patience.

Edouard est très peu bien ; il s'est trop vite fatigué après sa dernière fièvre ; il a dû faire plusieurs courses pour empêcher des guerres entre Pahouins de différentes tribus.

20 septembre. — Edouard et Mlle Galley ont de nouveau la fièvre. Edouard l'a eue très forte, avec des douleurs de foie. Oh ! qu'il me tarde qu'il puisse enfin prendre un peu de repos au Cap Lopez !

22 septembre. — Les Allégret sont arrivés ! Quelle joie ! Nous pouvons à peine le croire ! Edouard commençait tout juste à se lever. Elie a trouvé qu'il était absolument nécessaire que nous partions le plus tôt possible, après toutes les fatigues des

derniers mois, et de suite il est venu faire nos emballages. Il a ausculté le foie d'Edouard et nous a donné toutes sortes de médicaments et de bons fortifiants qu'il apporte de France.

Cap Lopez, 30 septembre. — Nous voici arrivés au Cap Lopez, après un voyage bien long et bien pénible. Edouard a été pris de la fièvre hémoglobinurique sur l'*Eclaireur*, le soir de notre départ de Talagouga.

Le matin il se sentait bien, et nous nous sommes embarqués heureux et pleins de confiance. Dans l'après-midi, il a eu tout à coup très mal au foie, et, dans la nuit, l'hémoglobinurie se déclarait. Oh ! vous comprenez mon angoisse, seule avec Edouard et Mlle Galley ! A Ngômô, M. Hermann nous a offert de nous accompagner, et nous avons accepté avec reconnaissance. Tout le long du voyage, le capitaine a été très bon pour nous, et ici il a si bien tout arrangé pour le transport à terre, qu'Edouard n'en a presque pas été fatigué. Dieu est bon ! Et les hommes aussi ont tous été si bons pour nous !

Maintenant nous allons bien le soigner et le remonter. Voilà juste un an qu'ensemble, Edouard et moi, nous passions par des angoisses pareilles avec notre doux trésor. En soignant Edouard, je pensais à notre petit chéri et mon cœur les unissait dans un même amour.

11 octobre. — Que vous dire ? mon cœur se brise et je sais que vous pleurez avec moi. Il a achevé sa course, il a combattu le bon combat ; il a été fidèle jusqu'au bout, et puis Dieu a vu qu'il était si fatigué et il l'a pris tout doucement dans ses bras. Il est si heureux maintenant ! J'aurais tant aimé partir avec lui, tout de suite ; mais Dieu veut que je reste « encore un peu de temps » ici, dans les larmes et dans la lutte, avant d'aller le rejoindre Là-Haut, et s'il le veut c'est que c'est bon n'est-ce pas ? Je ne m'en rends pas toujours compte pendant ces jours de souffrance et de si grand vide, mais j'ai confiance que Jésus me le fera sentir toujours plus et je me cramponne à Lui.

Il ne faut rien regretter, c'est Dieu qui a tout fait, tout dirigé et qui l'a pris juste



Edouard Lantz
1876-1901

au moment où il allait enfin goûter un peu de repos.., Au milieu de toute la tristesse, c'est si doux de savoir et de se souvenir comme il a tenu bon jusqu'au bout, jusqu'à l'arrivée du secours, comme un bon et fidèle serviteur, humblement, portant son fardeau sans murmurer. Il nous répète d'être fidèles, fidèles jusqu'à la fin.

Je vous ai raconté notre pénible voyage à bord de l'*Eclaireur*, où il faisait si chaud ! Et, malgré tout, il était si doux et si patient. Je vous ai dit notre reconnaissance en le voyant mieux ; nous pensions n'avoir plus qu'à surmonter cette grande faiblesse.

Ce soir là, j'étais sortie un instant de la chambre quand Edouard m'appelle ; je viens vite, et il me dit, tout rayonnant : Je voulais seulement te dire que je suis si heureux !

Les deux jours suivants, le 30 septembre et le 1er octobre, ont été assez bons, mais il avait toujours un peu de fièvre, et les 2, 3, 4, il est allé de moins en moins bien ; les douleurs de foie avaient recommencé, et la fièvre était revenue ; il ne pouvait à peu près plus dormir. Je ne le quittais plus.

Oh ! n'est-ce pas un rêve, tout ce que je

vous écris ? Il me semble que je vais m'éveiller et voir Edouard là, à côté de moi !

12 octobre. — Chaque jour il faut reprendre sa croix et recommencer à marcher, en demandant de nouvelles forces, et le cœur fait si mal !

Il y a huit jours aujourd'hui qu'il m'a quittée, c'était le 5 octobre. Dès le matin il était inquiet, très agité, dormant deux ou trois minutes, puis se réveillant, oppressé et gémissant. Une fois il m'a dit : Est-ce que la maison de là-haut est prête ? J'ai cru alors qu'il me parlait de la maison des Allégret et rêvait à leur arrivée, car, pendant toute sa maladie, toutes les affaires de la station ne cessaient de le tourmenter ; il ne rêvait que de Talagouga, des catéchistes, etc..., mais peut-être voulait-il dire autre chose ?

Il me répétait souvent : Je suis si fatigué ! Il attendait beaucoup Elie ; car on avait dû le prévenir, de Lambaréné, de la maladie d'Edouard, et nous avions calculé qu'il pouvait arriver le vendredi.

Deux fois dans la matinée, il a prié d'une voix très forte, demandant à Dieu la grâce

d'accepter le chemin par lequel il voulait nous mener, quel qu'il soit. Oh ! que ces prières étaient bienfaisantes ; je sentais Jésus tout près de nous.

Enfin, dans l'après-midi, il s'est endormi, et j'espérais que cela lui ferait tant de bien ! Quand il s'est réveillé, à 3 heures, j'ai ouvert les volets, et j'ai été frappée de voir combien sa figure était changée ! La respiration était devenue plus oppressée, il avait de la peine à parler, et j'ai vu que Dieu le voulait, que, dans peu de temps, il allait l'appeler à Lui.

Nous avons chanté : « Sur toi je me repose... » ; puis M. Hermann lui a dit plusieurs versets, je lui tenais la main et il me regardait longuement. Comme il toussait, j'ai passé mon bras sous sa tête pour le soulever, et il est resté ainsi jusqu'au bout ; il s'est endormi tout doucement, après un dernier soupir, sans lutte, tout paisiblement. Quand tout fut fini et qu'il reposa, les mains jointes, sur son lit, il avait une telle expression de calme radieux, de joie, sa figure était si belle, que je ne pouvais me lasser de le regarder, et je sentais, moi aussi, une grande paix m'envahir le cœur, à le voir si paisible.

Le lendemain nous l'avons accompagné jusqu'au cimetière du Cap Lopez...

Elie nous est arrivé le mercredi, et cette arrivée a été une vraie bénédiction. Il avait appris la maladie d'Edouard assez tard, et avait pu descendre avec un petit bateau, mais le voyage a été long et pénible. Oh ! qu'un bateau appartenant à la Mission serait précieux dans ces cas !

Il faut être reconnaissant envers Dieu quand Il nous donne jour après jour sa force, et qu'Il ne permet pas que nous soyons anéantis sous ses coups ! Je sens tellement qu'Il m'aime, et qu'Il se tient près de moi, heure après heure.

Il y a des moments où tout me paraît noir et vide, et la vie si lourde à porter, où il me semble que je ne pourrai pas continuer à vivre sans mon Edouard, mais alors je crie à Lui, et il m'entend et m'aide à regarder en Haut.

Talagouga, 14 octobre. — Nous voici de retour dans ce Talagouga si plein de souvenirs. J'ai revu notre chère petite maison, *son* cabinet, et, malgré la souffrance de revoir tout cela vide, — oh ! tellement vi-

de sans lui, — il m'a été très doux aussi de retrouver notre petit « home » aimé, où tout me parle de lui, où je le revois à chaque pas. Ce qui me sera difficile, ce sera de reprendre la vie de tous les jours sans lui, de continuer *seule*, jour après jours ; mais j'ai la ferme confiance que Dieu restera là, près de moi et m'aidera à regarder en Haut.

VIII

A l'œuvre quand même

Mme Lantz ne voulut pas s'arracher à cette œuvre qu'ils avaient tant aimée ensemble. Elle se décida à rester jusqu'à l'époque où ils devaient tous deux rentrer. Sa santé était assez bonne ; elle voulut consacrer ses forces à la Mission et continuer l'œuvre de son mari.

18 octobre. — Il me serait doux de vous revoir tous, tout de suite et de pleurer avec vous ; et cependant je sens que ce serait un plus grand déchirement de quitter ainsi brusquement tout ce qui a rempli la vie et le cœur d'Edouard, de quitter ce petit coin de terre où il a travaillé jusqu'à

la fin, de rompre brusquement avec le passé, avec cette œuvre qu'il a tant aimée. Si Dieu le permet, je veux continuer à travailler à cette œuvre jusqu'au moment où je devais rentrer avec Edouard. Je crois que Dieu m'en donnera la force, et ce sera pour moi le baume le plus doux que de continuer ainsi à semer là où mon Edouard a semé.

Je ferai sans doute la classe des grands garçons, ceux qu'il aimait tant.

Oh ! comme ils sont nombreux ceux qui nous attendent déjà là-haut ! C'est tout une grande famille qui nous recevra quand nous irons à notre tour. Il me semble que mon cœur y est déjà !

20 novembre. — Quand je pense que maintenant il ne souffre plus, qu'il n'est plus jamais, jamais fatigué, fiévreux comme il l'était si souvent, avec tout le travail qu'il avait ! qu'il est guéri, délivré de tout, alors je suis si reconnaissante au Seigneur qui l'a appelé et m'a laissée souffrir encore et non pas lui. Oh oui ! si Dieu m'avait demandé, je lui aurais dit : « Prends-le, lui, dans Ta gloire !... »

Je sens combien je suis attachée à l'œuvre, à tous ceux qui nous entourent, après ces belles années que j'ai passées ici avec Edouard ! Je voudrais continuer son œuvre, continuer à travailler au milieu de tous ceux qu'il a tant aimés, et je crois que, si Dieu m'en donne la force, c'est que telle est bien sa volonté. Voyez, il y a tant, tant à faire ici, et si peu d'ouvriers ! Et Dieu me soutient, je ne suis pas fatiguée ; je crois qu'Il me montre ainsi qu'Il me veut bien ici.

Les Teisserès vont rentrer en France par ce courier, et Mlle Galley les accompagne à cause des enfants et de Mme Teisserès qui est malade. Tous ces vides sont navrants. Ici, Hélène (Mlle Kern) reste seule pour l'école des filles, c'est beaucoup de travail. Je vais l'aider l'après-midi, tandis que le matin j'ai les garçons : d'abord une leçon de chant pour toute l'école, de 8 heures 1/2 à 9 heures, puis je prends les grands chez moi, de 9 heures à midi. Ils m'entourent de beaucoup d'affection, ces grands garçons, en pensant à Edouard, et je crois que son départ a eu une grande influence sur eux ; ils sont tous bien disposés.

Je vois toujours plus que la grande chose c'est *d'aimer*, et c'est ce qu'a fait Edouard jusqu'à la fin. Il marchait sur les pas de Jésus de toute son âme, il cherchait sans cesse sa communion. Les dernières semaines, il se levait tous les matins avant 5 heures, parce qu'il trouvait qu'autrement, il n'avait pas assez de temps pour se recueillir avant de commencer sa rude journée.

4 janvier 1902. — Voilà les fêtes passées, ces fêtes *sans lui*, mais qui ont été bénies et nous ont apporté de grandes joies : on sentait tellement son souvenir présent partout et chez tous ! La communion a été très belle et bienfaisante, on sentait une atmosphère de grande paix. Elie a eu plusieurs entretiens très sérieux avec les catéchistes qui tous ont pris comme un élan nouveau. Mais Elie est peu bien ; il a déjà eu plusieurs fois la fièvre, entre autres quatre forts accès. Et il va se remettre à se fatiguer, comme faisait Edouard : cela me rappelle tant ces mois de fatigue d'Edouard. Oh ! la tâche est immense, et tous y mourront si on n'envoie pas de renfort.

Je fais ce que je peux pour aider partout. Edouard, lui, est loin de tous ces soucis, il *sait,* lui, et il ne peut que se réjouir, parce qu'il voit la fin de nos luttes et de nos larmes.

24 janvier. — Je voulais écrire longuement, mais j'ai eu dès le matin une longue séance de pansements ; puis j'ai eu à soigner une de nos petites très malade d'une pneumonie. C'est une des plus mignonnes de ma petite école ; ce matin nous l'avons trouvée si mal que nous n'avons pas voulu la laisser et j'ai passé ma matinée à son chevet. Ce soir elle est toujours dans le même état, très faible, délirante et toute brûlante de fièvre. Elle me fait tellement pitié ! J'aimerais tant la garder, et pourtant elle serait mieux, pauvre petit agneau dans les bras du Bon Berger, loin de toutes les misères de la vie d'une petite Pahouine ! Ce matin elle a dit à plusieurs reprises : Yésu ! Yésu ! Elle a aussi essayé de dire le « Notre Père », mais elle s'est bientôt arrêtée. Quand je pense qu'elle verra peut-être bientôt Edouard, cette petite que nous avons vue si souvent ensemble ici, mon cœur est tout remué.

19 février. — Après déjeuner, je m'occupe maintenant tous les jours de l'infirmerie. Hélène (Mlle Kern) et moi avons obtenu d'Elie qu'il nous cède toutes les plaies à soigner : garçons de l'école, gens des villages, etc. Cela nous prend une heure à une heure et demie ; nous arrivons tous juste à finir avant la cloche de l'école.

J'ai toujours mes grands garçons, puis, l'après-midi, j'aide à l'école des filles, il ne me reste guère de temps ! Mais il fait bon travailler pour Lui, et je ne fais rien sans penser combien mon Edouard était fidèle en tout.

22 mars. — Voici sans doute ma dernière lettre : Mme Junod est très peu bien, elle va rentrer prochainement avec M. Junod et je dois rentrer avec eux. Cela me paraît étrange, je ne puis pas encore « réaliser » ce départ. Mon cœur se serre à la pensée de quitter Talagouga, et ce peuple parmi lequel nous étions venus travailler, Edouard et moi. Oh ! voyez-vous, c'est malgré tout, la plus belle vie que la vie de missionnaire !

Ce qui me fera revenir ici, ce n'est pas le

souvenir poignant et douloureux, c'est l'œuvre, l'œuvre de Dieu ici, qui a besoin d'ouvriers, tous ces cœurs qu'il faut amener à Lui. Oh ! cela vous empoigne et ne vous lâche plus.

Le 25 mai 1902, Mme Lantz débarquait à Pauillac avec M. et Mme Junod.

DEUXIÈME SÉJOUR

1904-1906

DEUXIÈME SÉJOUR

I

Talagouga dans l'épreuve. — Un retour opportun

Le 18 septembre 1904, Mme Lantz repartait pour le Congo, joyeuse d'aller reprendre l'œuvre interrompue, et de consacrer sa vie au service des enfants et des malades. Elle faisait le voyage avec M. Germond, Mlle Reboul, M. et Mme Bonnet.

Nous voici sur l'Ogôoué, écrivait-elle le 16 octobre, l'*Eclaireur* marche, marche entre les rives des palétuviers gris ; je me sens de nouveau *chez moi*, il me semble que je viens à peine de le quitter !

Nous sommes restés trois jours au Cap Lopez ; le second jour, dans l'après-midi, nous avons pu aller à terre. Pendant que les autres allaient voir la maison, j'ai suivi la plage et suis allée au cimetière pour

y être toute seule. Tout était tellement comme cette fois-là, et je suis restée longtemps assise en face de la mer, tout près de la croix. Le cocotier qui ombrage la tombe est devenu très beau ; j'ai attaché à la grille la belle palme verte que j'avais apportée, et un petit bouquet d'immortelles roses ; elle a de nouveau l'air soignée et aimée, la tombe de mon Edouard.

J'y ai passé un long moment très doux, malgré tout : je le sentais, lui, si près ! Et maintenant je continue mon chemin avec de nouvelles forces.

Elle s'arrêta d'abord à Ngômô, où une double naissance rendait sa présence bien nécessaire ; puis elle se hâta vers Talagouga où Mmes Junod et Bonnet comptaient sur elle.

Son arrivée fut une vraie bénédiction pour cette station sur laquelle de nouveau une terrible épreuve allait fondre.

20 décembre. — Nous venons de passer par des jours d'angoisse et de grande fatigue. Le 16, comme je revenais avec Mlle Degallier d'une course avec les filles, je trouve Mme Junod inquiète ; son mari a 40°3 et bientôt une fièvre hémoglobinuri-

que se déclare. On envoie chercher le docteur à Ndjolé ; il soigne M. Junod, et moi Mme Junod, qui a été obligée de se mettre au lit.

Le 17 au matin, Mme Junod va mieux, et le docteur et moi continuons à soigner M. Junod. Vers 10 heures, on nous appelle chez Mme Bonnet, pour la naissance du petit Jean Bonnet. A 2 heures, le docteur est obligé de nous quitter pour descendre dans le Ngounyi soigner des blancs blessés.

A peine est-il parti que Mme Bonnet est au plus mal ; nous faisons tout pour la ranimer, et, pendant ce temps, M. Junod est mourant dans l'autre maison. M. Ellenberger envoie une pirogue au docteur pour le supplier de tout laisser et de venir ; le docteur, déjà embarqué à bord du bateau qui l'emmenait, saute dans la pirogue et laisse partir le bateau. Il court chez M. Junod et lui fait injections sur injections, puis vient me rejoindre auprès de Mme Bonnet, qui peu à peu va un peu mieux.

A 11 heures du soir, on nous appelle chez Mme Junod, et, à 3 heures du matin, naissance du bébé Junod. Dans la cham-

bre voisine, MM. Bion et Ellenberger sont auprès de M. Junod, qui est toujours très mal. A l'aube, le docteur est définitivement obligé de partir pour rejoindre le vapeur qui a dû l'attendre à quelques heures d'ici. Il a été très dévoué et je ne sais ce que nous aurions fait sans lui !

Le lundi, M. Junod est un peu mieux, mais bien mal encore ; la température monte chez Mme Bonnet. Aujourd'hui, mardi, M. Junod est mieux, mais la faiblesse est extrême ; Mme Junod va bien, ainsi que le bébé ; Mme Bonnet a encore de la fièvre. Je circule entre les deux maisons ; MM. Ellenberger et Bion ne quittent pas M. Junod. Et voilà où nous en sommes. Je suis bien heureuse d'être là et de pouvoir aider ; Dieu veuille qu'il n'y ait pas de complications !

22 janvier 1905. — Ce mois-ci a été terrible pour notre pauvre Talagouga. Vous avez appris par télégramme la mort de M. Junod, le soir de Noël. Ma dernière lettre vous avait déjà fait part de nos angoisses ; je vous écrivais le 21, M. Junod semblait entrer en convalescence; le 23, il a com-



MAISON MISSIONNAIRE A TALAGOUGA

(Habitée d'abord par M. et Mme Allégret et Mlle Kern, et en dernier lieu par Mme Lantz)

mencé à tousser, et le 25 après-midi, il avait une grande difficulté à respirer. Tout à coup il a poussé un grand cri, et est retombé inerte dans les bras de M. Ellenberger. Nous espérions que ce ne serait qu'une syncope, mais c'était bien la fin..., et Mme Junod était étendue dans la chambre à côté. C'était affreux. Quand nous avons vu qu'il n'y avait plus rien à faire, je suis entrée chez Mme Junod ; elle a compris tout de suite... M. Germond a voulu veiller lui-même pendant la nuit ; c'était bien bon de l'avoir là pendant ces jours sombres.

Le lendemain, nous avons placé le lit où était étendu M. Junod, une grande palme dans les mains, d'un côté de la porte, Mme Junod de l'autre, et, pendant quelques heures, elle a pu le voir, si calme et si paisible, comme s'il dormait...

La tombe est sous le grand arbre aux lianes. Edouard m'avait dit un jour : « Ceci aussi serait une belle place ». Tous nos indigènes ont été très émus, et ils ont témoigné à Mme Junod une sympathie touchante, comme il savent si bien le faire.

Pendant quelques jours, Mme Bonnet a

eu encore de la fièvre, mais elle se remonte tout doucement à présent.

Malgré toutes ces fatigues et ces angoisses, je vais bien. La communion a été naturellement retardée ; elle aura lieu en février.

Depuis que Mme Junod est sur pied, j'ai enfin commencé l'école, cette pauvre école qui a bien souffert aussi pendant toutes ces semaines. M. Bion a gardé une douzaine de grands, moi j'ai 50 à 60 petits et moyens qui me donnent beaucoup de joie, mais m'occupent aussi !

Ces jours d'angoisses nous ont profondément unis. Je ne puis vous dire combien je suis reconnaissante envers Dieu qui m'a permis d'arriver ici à ce moment où des forces fraîches sont si nécessaires ; je sens tellement que c'est Lui qui m'a amenée juste au moment où je pouvais être le plus utile. Il fait bon travailler pour Lui !

Un grand réconfort en ce moment c'est la présence d'Ombagho ; il s'est mis à l'œuvre avec un entrain qui fait du bien à voir. Il aide partout, fait des courses d'évangélisation dans les villages ; enfin, il

est un aide bien précieux pour la station et les environs. Et on le sent si heureux dans son travail ! Pendant ces jours de maladie, où nous étions tous si occupés, c'est lui qui a continué l'œuvre.

II

L'année 1905

L'année 1905 fut une année bien remplie : école des garçons, soin des malades, réunions de femmes, etc..., et, en septembre, Mme Lantz descendait prendre quelques semaines de repos au Cap Lopez.

Cap Lopez, 2 septembre 1905, — Je me repose, et cela me fait vraiment du bien. Non que j'aie eu la fièvre, mais il s'était tout de même accumulé un peu de fatigue qui se fond comme neige au soleil, au grand vent pur de la mer. Tous les soirs, je vais au cimetière, en longeant la plage et la mer bleue. *Sa* tombe est si belle maintenant, et il m'est bien doux d'y aller ainsi tous les soirs, C'est le premier séjour que je fais au Cap Lopez, après ce dernier,

avec Edouard, et tous les souvenirs me reviennent en foule.

C'est doux et poignant à la fois, mais cela devient tous les jours plus doux que poignant, car nous marchons vers le revoir !

Talagouga, 26 décembre. — Ces derniers jours ont été bien remplis ! Il y avait à la fois les préparatifs pour le départ des Bion ; et, pour Noël, l'arrivée de M. Couve, les Faure en séjour et puis la communion et la fête de Noël.

L'œuvre est belle et profonde, je le sens toujours plus. Nous venons d'avoir d'excellentes, idéales fêtes, sans aucune dissonance ; elles nous laissent une bienfaisante impression. M. Couve est revenu plein d'entrain et de feu ; nous nous sentions tous bien profondément unis dans la même œuvre, et les Pahouins sont venus très nombreux ; il y a eu quatorze baptêmes.

Le jour de Noël, nous avons eu la fête, le palmier, à l'église. Cela aussi a été beau d'un bout à l'autre : MM. Couve, Bion et Ombagho ont très bien parlé ; les chers vieux cantiques étaient bien enlevés, et il

y avait un beau chœur pahouin à quatre voix, composé par M. Bion ; cela remplissait l'église, c'était saisissant.

Nous avons distribué tout ce que les Allégret nous avaient envoyé de la Sapinière et tout le monde a été ravi.

L'arrivée de M. Couve a été pour tous une grande joie ; il semble déjà qu'il soit de retour depuis longtemps !

Demain les Bion et les Faure nous quittent, et nous allons rester bien peu nombreux : MM. Couve, Hermann, Mlle Degallier et moi ! Tout d'un coup ce sera un grand silence, plus de petits enfants, et tout paraîtra vide… Encore une nouvelle phase de Talagouga ! Que j'en ai vues déjà, depuis un peu plus d'un an que je suis de retour ! La figure de ce monde passe, et ici plus qu'ailleurs, mais je suis bien reconnaissante de pouvoir continuer mon travail avec régularité.

23 janvier 1906. — Il fait chaud, chaud ! Je sens de vrais petits ruisseaux couler le long de mon dos… et c'est le 23 janvier, vous gelez !,..

Nous avons quitté Talagouga ce matin,

à 7 heures, par un temps gris assez agréable et nous sommes descendus à Sam-Kita, Mlle Degallier et moi, en pirogue. Les seuls événements du voyage ont été de voir, de loin, sur un banc de sable un hippopotame sortant de l'eau, et, un peu avant cela, la rencontre de trois petites pirogues de Pahouins, poursuivant à toute vitesse, avec force cris, une autre pirogue montée par deux hommes. Ils venaient paraît-il, de voler une femme. La femme elle-même n'était plus dans la pirogue. Les voleurs avaient dû la débarquer dans la brousse pour la soustraire aux recherches. Ils ont été rejoints et pris ; mais nous n'avons pas pu suivre plus longtemps les débats ; il était tard et il fallait arriver à Sam-Kita. Nos hommes ont donc recommencé à pagayer, et bientôt les petites pirogues étaient hors de vue, et le grand silence du fleuve, bordé par la grande forêt, nous avait repris.

Hier, nous sommes allées visiter l'annexe d'Elone Bito. Notre pirogue longeait la rive où, de loin en loin, s'échelonnent les villages cachés dnns les bananiers ; à chaque village on s'arrêtait un instant, et le

chef de la pirogue criait aux gens, de sa voix qui portait loin : « Que ceux qui veulent demander le baptême viennent à la station aujourd'hui encore ! » ou quelque autre message de ce genre dont M. Faure l'avait chargé. Du village on répondait : » Hô... ô... ô ! » et la pirogue reprenait sa course,

L'annexe est très jolie avec sa petite case en tôle, sur pilotis. Nous y avons retrouvé Okengé, un vieux catéchiste qui autrefois travaillait à Talagouga. Autour de la maisonnette, des palmiers, des caféiers, des goyaviers, etc..., un vrai jardin.

Nous nous sommes installées sur la petite véranda pour manger ce que nous avions emporté, pendant qu'Okengé faisait ses préparatifs pour rentrer avec nous à la station. Toute une foule de Pahouins, hommes, femmes et enfants, nous entouraient, nous regardant manger et causant avec nous. J'ai revu plusieurs filles de l'école, anciennes élèves de Mlle Kern ou de moi-même, femmes ou grandes jeunes filles à présent, et presque toutes fidèles. Deux d'entre elles sont même d'anciennes

élèves de Mme Allégret, des tout premiers temps.

Puis nous sommes allées visiter un village à quelque distance. Il n'y avait pas grand monde en ce moment ; tous étaient occupés, en ce temps de famine, à la recherche de fruits sauvages, surtout un fruit à gros noyau dont ils rôtissent l'amande. Deux hommes, quelques femmes, des enfants ne nous ont pas moins très bien reçues ; j'aime tant à causer ainsi de case en case. Un petit enfant, qui n'avait jamais vu de femmes blanches, s'est mis à crier en nous voyant ; le pauvre petit était couvert de certaines plaies appelées *mabara* et avait le corps enduit de médicament : une graisse mêlée de terre rougeâtre qui lui donnait un air horriblement barbouillé. Trois vieilles femmes nous ont fait cadeau de petits paniers plein d'*asia*, fruits de la brousse que j'aime beaucoup. Je ne voulais pas accepter, sachant combien peu ces pauvres gens ont à manger, mais elles m'ont absolument forcée à les prendre. Un homme m'a fait le compliment que je parlais le « nya fan » le vrai pahouin, compliment auquel je n'ai pas été peu sensible !

Après avoir dit adieu à ces amis, — adieu qui se borne à un « Nous partons! » auquel ils répondent : « Va en paix ! », — nous sommes remontées en pirogue et sommes revenues à la station, le soleil couché, par une délicieuse petite brise qui balayait le fleuve. Demain, c'est la « fête » la communion avec services le matin et l'après-midi.

III

Le dernier effort

Le courrier d'avril 1906 apporta à la famille de notre sœur la lettre suivante, écrite cinq jours avant la courte maladie qui devait terminer si brusquement la carrière de Mme Lantz, et la conduire au « grand revoir » patiemment attendu.

Talagouga, 25 mars 1906. — Je voudrais aujourd'hui, en vous parlant un peu de notre Talagouga, vous donner de mes nouvelles, à tous ensemble, puisque je n'arrive pas à le faire pour chacun en particulier, et que mon silence prolongé vous étonne parfois.

C'est dimanche après-midi, un moment où j'écris rarement, puisque, après la fatigue de la semaine, je me sens comme un vrai chiffon. Pourtant le bateau peut venir après-demain et je tiens à ce que vous ayez une lettre.

De la véranda sur laquelle je vous écris, mes yeux errent sur les grandes branches frêles d'un cocotier, les prés verts, le toit brun de l'école de garçons, à demi caché par les palmiers de l'allée qui mène à l'église. En ce moment, Ombagho y fait l'école du dimanche aux enfants, garçons et filles, et j'entends de loin le beau cantique : « Seigneur, donne-moi des ailes », traduit en pahouin, enlevé avec enthousiasme par toutes ces voix d'enfants et les basses graves des jeunes gens. Si vous étiez ici, vous sentiriez comme moi un frisson d'émotion profonde vous étreindre ; vous auriez le sentiment que Jésus est à l'œuvre et puis aussi, qu'il fait beau et bon vivre en mission.

Tout est contraste dans notre vie ; il y a une demi-heure, c'était une scène d'un tout autre genre. Un homme et sa jeune femme étaient venus d'un village voisin,

amenant avec eux une pauvre petite loque humaine, un bébé d'un mois qui n'était plus qu'un misérable squelette ; c'était navrant à voir, ce bébé souffrant et déjà mourant. Que dire aux parents ? Il était trop tard pour essayer quoi que ce soit. C'était le père qui le tenait ; la mère était à côté, impassible et renfermée, comme insensible à ce qui se passait.

J'ai essayé, doucement, de leur dire que je ne pouvais rien, qu'aucun médicament ne pouvait plus sauver le pauvre petit être, et ils sont partis, calmes en apparence. .

Dix minutes après, on entend des cris, des cris d'appel, d'angoisse : quelqu'un à l'eau ! C'était la pauvre mère qui, peu après être montée dans la pirogue, s'était précipitée dans le fleuve pous se noyer, elle qui tout à l'heure avait l'air si froide. Le mari, embarrassé par l'enfant, avait dû déposer celui-ci au fond de la pirogue et se jeter à l'eau pour sauver sa femme, tout en criant au secours. Une pirogue d'enfants, attirés aux premiers cris, l'ont aidé ; elle ne voulait pas se laisser hisser hors de l'eau et se raidissait de tous ses efforts. Assise de

nouveau dans la pirogue, elle a repris et bercé l'enfant qui criait, mais sans relever la tête ni regarder autour d'elle. Pauvre femme ! Et combien d'autres, qui, comme elle, perdent un, deux, trois, quatre enfants successivement, faute de soins, par ignorance, et aussi à cause de l'égoïsme de ceux qui sont sans Dieu et sans espérance. Cette femme avait du mauvais lait ; c'est, dit-elle, la première cause de la maladie de l'enfant. Eh bien ! dans tout le village, parmi toutes les autres parentes ou amies, il ne s'est trouvé personne pour l'aider à nourrir le pauvre petit. Il est excessivement rare qu'une femme consente à nourrir un enfant qui n'est pas le sien.

C'est affreux combien il meurt d'enfants en bas âge par manque de soins éclairés d'autres sont emportés par le *mabara*, une affreuse maladie qui consiste en gros boutons charnus qui éclosent sur tout le corps et qui, non soignés. finissent par amaigrir et épuiser l'enfant. Les noirs passent presque tous par cette maladie, comme les enfants, chez nous, par la rougeole ; mais elle est autrement meurtrière.

Dernièrement une femme me disait :

« J'ai eu sept enfants, il m'en reste deux » et une autre : « J'en ai eu cinq, il m'en reste un ». Et ces cas ne sont pas rares, au contraire.

En ce moment, nous avons la joie, avec l'aide de Dieu, d'opérer le sauvetage d'un de ces tout petits. Quand nous étions à Sam-Kita, Alice Degallier et moi, nous y avons trouvé un misérable bébé, de six mois peut-être, dont la mère était morte, et que les Pahouins avaient d'abord essayé de nourrir avec du suc de bananes et de canne à sucre. C'était une pauvre fillette, maigre, maigre, avec de grands beaux yeux tristes. Depuis quelques jours, elle était arrivée sur la station et Mme Faure lui donnait du lait stérilisé, à la cuillère. Nous avons offert de l'emmener à Talagouga, où les petites filles de l'école pourraient nous aider à prendre soin d'elle. J'avais heureusement des bouteilles et des tétines ; depuis lors, bébé boit ses biberons avec avidité, augmente à vue d'œil, et devient jolie à croquer. Elle a son petit lit au dortoir : une vieille caisse remplie de vétyver séché, recouvert d'une vieille robe. Elle fait la joie des filles et passe mille fois

de bras en bras. On l'emmène aussi à l'école. Nous l'avons appelée « Anyinga », ce qui signifie littéralement : « Elle a vécu », c'est-à-dire : « Elle a été sauvée. »

Dimanche soir. — Je viens terminer ma lettre ce soir, car demain le tourbillon de la semaine reprend et je sais d'avance que je n'en trouverai pas le temps. Je voudrais vous faire comprendre ce qu'est ma vie et comment il se fait que j'écrive si peu ; mais il faudrait que vous fussiez ici pour vous en rendre compte vraiment. N'importe, essayons.

Prenons un jour, le mardi par exemple.

Levée à six heures et demie, avant déjeuner, je cours au poulailler donner du grain à mes poules, veiller à ce que tout soit en ordre, car, pour ces choses, on ne peut guère se fier entièrement aux indigènes ; ils n'ont absolument pas idée des soins à donner aux animaux domestiques, ni persévérance pour le faire. Après cela, c'est le moment du biberon d'Anyinga, puis du déjeuner.

Aussitôt après déjeuner, j'enfile ma blouse de pansements et me rends sur la petite

véranda où est installé notre primitif petit dispensaire : deux bancs et une armoire pleine de médicaments. Elle est noire de monde, je puis à peine circuler, car non seulement les bancs, mais le plancher aussi est encombré de malheureux, accroupis. L'un a une plaie à la jambe, l'autre un pied rongé, affreux à voir ; un homme a des plaies aux deux jambes, au bras, dans le dos, partout ; une pauvre femme a l'épaule déjetée, le haut de la poitrine, l'aisselle, le cou, couverts de plaies : un triste, bien triste ensemble de misères. La plupart de ces gens viennent régulièrement, tous les deux jours, de villages souvent assez éloignés. D'autres, les plus gravement atteints, ceux qui viennent de plus loin, passent sur l'île le temps nécessaire à leur guérison, puis retournent chez eux, racontent aux autres, et ainsi la renommée de l'île où on soigne les malades, où les plaies guérissent, où l'on ne se moque pas de ceux qui souffrent, se répand au loin.

La petite table avec les cuvettes et les médicaments est vite dressée et alors commence le défilé, qui dure deux bonnes

heures. Chacun est nettoyé, pansé, bandé et redescend clopin-clopant de la véranda, non sans avoir dit auparavant un « *Abora* (merci) madame », qui vient du cœur. Tout en travaillant, j'écoute les conversations : « Si j'étais resté au village, je serais mort ; c'est la mort qui est dans ces plaies... ; on se moque de nous, on nous laisse dans un coin. Ah ! les Pahouins n'ont pas de pitié... » Une autre : « Est-ce que vous verriez une femme pahouine soigner toutes ces plaies sans faire la grimace, comme si cela ne sentait pas mauvais, et sans se faire payer encore ! Chez nous, c'est toujours : Donne-moi une poule, alors je te soignerai. Donne-moi un pagne, puis je te soignerai. Eh ! c'est Dieu qui bénit vos médicaments pour qu'ils agissent si bien. » Ce sont des femmes chrétiennes qui font des réflexions dans le genre de cette dernière, devant toutes les autres, sans aucune fausse honte.

Et ainsi, à chaque fois, c'est 20 à 25 malades qui s'en vont soignés ; et cela sans compter les petites filles qui ont aussi des plaies et quelques femmes qu'Alice (Mlle Degallier) soigne à son tour les lundi, mer-

credi et vendredi ; moi c'est les mardi, jeudi et samedi.

Oh ! qu'un docteur aurait à faire, non seulement parmi les missionnaires, mais parmi les noirs, et comme ils viendraient en masse se faire soigner ! Nos Pahouins sont des gens de bon sens et qui certainement ont moins de superstition que d'autres peuplades ; je m'en convaincs toujours plus en lisant le *Journal des Missions*. Ils ont expérimenté que les médicaments des blancs agissent plus vite et mieux en général que les leurs ; alors, pourquoi ne pas s'en servir ? Evidemment il y a des exceptions, des cas de gens qui vont se soigner dans leurs villages avec des médicaments indigènes et des fétiches, qui tueront même une chèvre pour baigner dans son sang le malade qui est à toute extrémité ; mais, quand même, une grande porte nous est ouverte, et comme l'on peut faire du bien par ce moyen !

Mais je reviens à ma journée : les jours de dispensaire, mon aide, Engamvugha, commence toujours l'école, seul, à 9 heures, car ce n'est qu'à 10 heures environ, après m'être lavé et désinfecté les mains

et avoir donné le menu du dîner à Obam, chargé de faire notre cuisine, que je puis me précipiter à l'école, à l'autre bout de la station.

Le soleil est déjà de feu et j'arrive là-bas baignée de sueur.

Je trouve mes 35 garçons occupés déjà à lire et à écrire. Vous vous étonnez peut-être de ce nombre, puisque nous n'avons plus d'internat officiellement autorisé par le Comité. Voilà : nous avons d'abord une certaine quantité de petits externes, enfants de gens habitant sur la station (dont les 2 garçons d'Ombagho) ou venant des villages des environs ; puis les internes qui n'ont pu être pris qu'à condition de renvoyer les ouvriers pahouins de la station, et ces enfants font plus et de meilleur ouvrage que les ouvriers. Ils travaillent ferme tous les matins, de 6 heures 1/2 à 8, et toutes les après-midi, de 2 à 4 ou 5 heures : ainsi nous avons pu garder quelques garçons, les meilleurs, ceux que cela faisait trop de peine de renvoyer chez eux, dans « les ténèbres », comme ils disent eux-mêmes.

C'est alors, jusqu'à midi, une succession

de dictées, lectures, calcul, histoire sainte, chant, et, comme les élèves sont de force très différente, ce n'est pas facile de tout faire jusqu'à midi, dans une même salle. Et cependant nous avons une belle grande salle d'école, et ne pouvons pas nous plaindre, en pensant au misérable poulailler, menaçant ruine, qui est l'école des filles.

A midi, retour à la maison, en faisant un tour à la cuisine des garçons et à leur dortoir. Nous nous dépêchons, Alice et moi, pour pouvoir enfin nous reposer un peu jusqu'à 2 heures. Il fait chaud, lourd ; les gouttes de transpiration perlent sur les bras et les mains, et, après le tourbillon de la matinée, on ne se sent pas, oh ! mais vraiment pas le courage d'écrire ; tout au plus de faufiler quelques ouvrages de couture, ou de faire quelque raccommodage urgent. M'en blâmeriez-vous ? Non, je suis sûre que vous comprenez, en vous remémorant certaines journées d'été de chez nous où chacun gémit sous la chaleur torride. Ces chaleurs sont notre lot neuf mois sur douze, et il faut marcher quand même, et faire le travail que Dieu place devant nous.

Mais je reviens encore à mon mardi. Deux heures, la cloche sonne, je prépare la véranda pour les femmes des catéchistes et autres qui viennent pour leur leçon de couture, de 2 heures à 4 heures 1/2. Elles sont nombreuses, beaucoup viennent avec leurs enfants ; aussi la réunion est plutôt pittoresque et bruyante. J'ai beaucoup à faire à donner de l'ouvrage de ci, de là, à répondre à ceci ou cela. Dans les moments d'accalmie, où les bébés sont sages, nous apprenons quelques-uns des cantiques du nouveau recueil. J'aime énormément ces réunions toutes pahouines, où l'on peut causer de tout très simplement, où ne règne aucune contrainte. Que Dieu les bénisse pour toutes ces femmes, c'est tout mon désir. Beaucoup sont d'anciennes filles de l'école, encore élèves de Suzanne (Mme Allégret), ou d'Hélène (Mme Junod, née Kern), et qu'on aime comme des enfants.

A 4 heures 1/2, un verre de citronnade (nous avons d'excellents petits citrons), puis un nouveau tour de poulailler, un tour dans le ménage, ici et là quelque chose à mettre en ordre, donner à Obam le

souper pour le soir, et voilà le soleil qui disparaît derrière la colline. C'est le moment de fraîcheur relative, le moment de faire un tour de station, de voir, ici un malade, là-bas les garçons qui préparent leur petite popote du soir, ou le quartier des élèves catéchistes tout grouillant de bébés. Alors la cloche du soir ne tarde pas à sonner. Tout le monde se réunit à la chapelle pour le culte, Alice avec ses filles, moi avec mes garçons, les élèves catéchistes, les femmes, etc.

Je les aime tant, ces cultes du soir ! On se sent une grande famille. Les chants, nos beaux chants nouvellement traduits, sont bien enlevés. A la sortie, une foule de mains, grandes, petites, se tendent vers nous. Ce sont des « *Ibanga* » galoas, des « *Alu mvé* » pahouins (bonne nuit) de tous côtés. Puis par les chemins blancs de clair de lune ou sous les étoiles scintillantes de notre ciel d'Afrique, chacun rentre chez soi ; la brousse chante déjà son chant monotone, les millions de petits insectes, qui se réveillent la nuit, sont en joie. Comment vous décrire le charme de la terre d'Afrique ? Il faut l'avoir goûté.

C'est le soir, on a soupé en rentrant du culte ; voilà le moment où, enfin, il faudrait écrire à ceux de là-bas... Mais le dos fait mal, on se traîne, et la tête, la tête surtout, est incapable d'un effort. Ou bien il y a une pile de cahiers qui n'ont pu être corrigés dans la journée, ou des bandes à préparer absolument, car, le lendemain, c'est le jour des malades. Et c'est ainsi que l'on remet les lettres, de jour en jour, jusqu'à ce que le moment du courrier soit tout près. Alors, c'est un vigoureux coup de collier, on veille tard quelques soirs, sans pourtant écrire tout ce qu'il faudrait ni à tous ceux auxquels on voudrait, et l'on s'en ressent plusieurs jours après.

Me pardonnerez-vous de tant vous négliger, chers parents et amis ? Que ces lignes vous apportent toute mon affection ! Qu'elles vous disent que, malgré tout, je pense à vous ! Merci pour tout ce que vous faites pour nous ; merci pour vos prières. Merci et continuez.

Au revoir, et que Dieu vous et nous garde. Votre

Valentine Lantz.

Par ce même courrier, Mme Lantz écrivait à une amie :

Le temps passe, et voilà le départ de Mlle Degallier bien proche ; encore deux mois peut-être. C'est étrange : les Martin arriveront, elle partira et ce sera une nouvelle phase de la vie de Talagouga ! De tous ceux qui étaient ici il y a *un an*, il ne restera que moi. C'est triste, ces départs continuels, et la vie ici n'est faite que de cela. Il vous prend une nostalgie de quelque chose de stable, de définitif, qui n'est pas de cette terre... (30 mars 1906, six jours avant sa mort).

IV

La lutte est terminée

Le mois suivant, parvenait à la Maison des Missions, la lettre suivante de M. le missionnaire D. Couve. Elle apportait les détails impatiemment attendus depuis l'arrivée du fatal cablogramme.

Talagouga, 16 avril 1906, lundi de Pâques. — Lundi de Pâques ! que de souve-

nirs joyeux rappelle ce simple mot ! Quand on pense à toutes les promenades en famille, à tous les joyeux pique-niques, à toutes les fêtes qui ont rempli les lundis de Pâques de sa jeunesse et de son enfance, on ne peut pas résister à une certaine mélancolie qui, malgré tout, s'empare de vous. On a beau aimer son œuvre et se sentir à sa place, là où Dieu vous veut, la solitude et l'exil pèsent quelquefois, même en mission, même à Talagouga.

Mais toutes ces mélancolies-là sont peu de chose, comparées à la détresse actuelle de nos cœurs, en ce lendemain de Pâques 1906. Quand nous nous représentons par quelle immense épreuve Dieu vient de nous faire passer, quand, en face de ce courrier qu'il faut bien écrire, puisque l'*Avant-Garde* descend demain, nous mesurons toute l'amertume des détails qu'il nous faut donner et toute l'étendue de la perte que nous avons faite, nos cœurs se serrent très fort, je vous assure.

Vous le savez déjà, Mme Lantz nous a quittés le jeudi matin 5 avril, vers minuit et demie, après une très courte maladie — toujours la même en notre pauvre Congo

— qui, en moins de quatre jours, l'a terrassée. Dieu nous a repris ce que nous avions de meilleur à Talagouga : je suis bien sûr qu'aucun de mes collègues ne me démentira quand il lira ce que j'écris.

Mme Lantz, depuis son retour ici, il y a dix-huit mois, a été l'âme de notre station. Le bien qu'elle a pu faire aux noirs est peu de chose à côté de celui qu'elle nous a fait, à nous, les blancs. Dans la simplicité de sa totale consécration, avec ce paisible sourire qui l'a fait surnommer par nos Pahouins : « Celle qui sourit toujours », elle était pour chacun de nous un perpétuel réconfort, un constant encouragement.

Je me garderai de faire l'éloge de ses œuvres. Elle nous disait, sur son lit de mort, qu'elle avait bien mal servi son Sauveur et que, si ardent que fût son désir, de rejoindre là-haut son mari et son « tout petit chéri », elle aurait été bien heureuse de travailler encore pour Lui, par reconnaissance et par amour... Elle n'avait certes pas la mentalité du missionnaire catholique qui m'écrivait hier, au sujet de notre deuil : « Nous *espérons* qu'elle aura obtenu la récompense qu'elle s'était toujours pro-

mise ». Il lui suffisait que Jésus lui eût tout donné pour qu'à son tour elle voulut tout donner à ses noirs. Elle les a aimés d'un grand amour.

Et nous tous qui restons, nous crions à Dieu pour qu'il fasse passer en nous un peu de cette flamme qui a rendu son action à Talagouga si particulièrement bénie. Une de nos vieilles chrétiennes, la mère d'un de nos élèves catéchistes, nous disait l'autre jour : « Ah ! vous pouvez bien vous dire que si elle eût été un homme, un missionnaire comme vous, elle vous eût dépassés tous ; vous seriez restés bien loin en arrière ». Nous n'avions pas besoin qu'on nous le dise pour le sentir bien fort ; mais ce trait suffit à montrer combien nos noirs se rendent compte de tout ce qu'ils ont perdu...

J'étais absent le samedi 31 mars, quand Mme Lantz s'est sentie atteinte. C'était le jour même de la descente du dernier courrier. J'étais descendu, l'avant-veille, préparer notre fête des Ebikolum (la première de nos quatre communions régionales de Pâques). M. Hermann devait venir passer avec moi la journée du dimanche et Mme

Lantz avait trouvé tout naturel de rester seule à Talagouga, avec Mlle Degallier, pour une journée.

Le samedi matin, juste après le départ de l'*Avant-Garde*, M. Hermann m'a envoyé un mot par une pirogue. Il renonçait à me rejoindre, ayant le pressentiment que Talagouga avait besoin de lui. Et le soir, en effet, la bilieuse se déclarait. C'était peu de chose au début, et le dimanche fut sans inquiétude ; l'hématurie avait disparu. C'est dans la nuit du dimanche au lundi (1-2 avril), — juste deux ans, jour pour jour, une veille de Pâques aussi, après la bilieuse de ma femme, — que les phénomènes alarmants reprirent avec plus d'intensité. M. Hermann, appelé en toute hâte par Mlle Degallier, donnait les premiers soins, et, au petit jour, le docteur arrivait de Ndjolé. Quand j'arrivai moi-même, dans l'après-midi, revenant, sans me douter de rien, de la fête des Ebikolum, ces messieurs étaient déjà très inquiets.

Pendant trois jours, nous avons lutté contre une fièvre intense, oscillant continuellement entre 39 et 41°. Tous les moyens humainement possibles ont été

employés, le docteur s'est donné comme je n'ai jamais vu un docteur se donner. Mais cette fièvre persistante, même après la disparition de l'hématurie ne pouvait qu'augmenter la faiblesse déjà grande le premier jour.

Le mardi, Mme Lantz s'est rendu compte que, si Dieu la guérissait, il lui faudrait rentrer en France tout de suite ; le mercredi matin, elle a compris d'elle-même qu'elle ne guérirait pas, et nous avons passé auprès de ce lit de maladie des heures inoubliables. Le docteur qui, je pense, n'avait jamais assisté à une mort chrétienne, était saisi, et nous-mêmes, vous devinez facilement si nos cœurs étaient émus.

Mme Lantz était profondément heureuse de marcher vers la lumière et d'aller rejoindre ses deux bien-aimés, mais elle aurait voulu travailler encore ! Elle aimait ardemment son œuvre, elle avait donné tout son cœur, jusqu'au fond, à nos noirs, elle aurait voulu les aimer encore, et surtout elle avait le sentiment intense que, pour Celui qui a tout donné, on ne saurait trop travailler.

L'après-midi, après les heures émouvantes de la matinée, a été plus douloureuse. La faiblesse augmentait ; les idées, par moments, se faisaient plus obscures. Vers le soir pourtant, elle a joui d'entendre un cantique que le docteur avait autorisé et que les enfants ont chanté sur le chemin près de la maison. Quelques-uns de nos plus fidèles, Ombagho, notre instituteur Engamvugha, sont venus lui serrer la main. Elle entendait parfaitement et approuvait tout ce que nous lui disions, même après qu'elle ne pouvait plus parler. Ensemble, nous avons récité « Notre Père » en pahouin. M. Hermann et moi lui avons dit ou lu les passages qui parlent de vie, de joie et de paix. Elle a demandé ceux qui parlent de pardon.

Ah ! je vous assure, cher monsieur, que, dans l'exil de ces stations missionnaires, on se sent bien petit devant une si grande fin ! Et comme on se trouve incapable de remplacer toute une famille — et ceux qui ne sont plus, et les parents et les sœurs — auprès de celui qui s'en va ! Comme on voudrait savoir mieux aimer, et être soi-même plus près de Dieu pour faire le ciel

plus près de ceux qui s'en approchent! Nous avons prié, et nous ne cessons de prier pour tous ceux que cette nouvelle va écraser. Pauvres parents ! pauvre Mme Krüger ! pauvre Mme Allégret ! Et pauvre mère d'Edouard Lantz qui voit partir tout ce qui lui rappelait son fils ! Il dort à Cap-Lopez, et elle dort ici, à Talagouga. Nous l'avons couchée tout près de son fils, le plus près possible, à l'ombre du grand arbre sous lequel il repose, à l'ombre aussi de la grande liane aux fleurs roses qu'Edouard Lantz avait plantée lui-même.

C'est le jeudi matin que nous avons procédé à l'ensevelissement. J'avais passé la nuit avec un de nos garçons à faire un cercueil, certes bien modeste, mais où nous pouvons dire que nous avons mis tout notre amour fraternel. Car c'est une vraie affection de frère qu'on ressentait pour Mme Lantz, et sa collaboration était si douce et si lumineuse!

A 9 heures, le matin, les indigènes des villages remplissaient déjà la station. Que de larmes silencieuses j'ai vu couler ! Nous

avons fait un premier culte en galoa-pahouin, à 10 heures. Quand les blancs de Ndjolé sont venus, nous avons eu un service en français ; je l'ai présidé à l'église, M. Hermann au cimetière. Et puis, tout a été fini et nous sommes retombés dans notre tristesse et notre abattement. C'est un morceau de la vie même de notre station qui est parti.

C'est dans la tristesse que j'ai fait, depuis lors, deux autres de nos communions régionales, le 8 aux Esisis, et le 15, hier, jour de Pâques, dans notre annexe de Ndjolé. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est surtout de l'amour de Jésus, de l'amour qui se donne, que nous avons parlé, et de la joie qu'il y a à servir un Sauveur vivant. Nous demanderons à Dieu que de si grandes choses ne passent pas sans laisser de traces profondes dans les cœurs. Beaucoup déjà, je le sais, ont été touchés. Un de nos jeunes gens est venu confesser une faute déjà ancienne : « Après tout ce que madame a fait pour moi, je suis trop malheureux maintenant, il faut que j'avoue... » C'est beau, n'est-ce pas !

Tout ce que nous avons senti, en ces

CIMETIÈRE DE TALAGOUGA

jours d'angoisses et de larmes, vous le sentirez avec nous. Nous n'osons pas penser à la répercussion qu'aura pour notre œuvre une pareille épreuve. Pour notre Congo, la perte est irréparable. Après M. Junod, M. Chapuis ; après M. Chapuis, Mme Lantz ; le courrier qui arrive nous parle de la fin de Mme Champel ; tout cela en moins de deux ans. Et chacun de nous se demande : Sera-ce maintenant mon tour ?

Nous voudrions pouvoir dire que nous sommes prêts comme l'était Mme Lantz. Certes nous voulons bien donner nos vies, si Dieu en a besoin, s'il veut agréer notre offrande. Mais notre œuvre, nous ne pouvons pas ne pas trembler pour elle ! Car enfin depuis qu'il en tombe des ouvriers du Congo, ceux qui se lèvent, où sont-ils ! Il s'en lève un à peine pour deux qui tombent. Où allons-nous ? Je voudrais pouvoir dire : où Dieu veut-il nous mener ? Mais, en toute conscience, a-t-on le droit de toujours tout mettre sur le compte de Dieu ! Ah ! je le répète, si nos églises pouvaient se réveiller, si ceux qui vont une fois de plus critiquer nos imprudences et

condamner notre pauvre Congo, voulaient une bonne fois se donner à Jésus, eux aussi, alors nous ne serions pas où nous en sommes. Nous ne serions pas réduits à pleurer sur notre œuvre et nos larmes se changeraient en cris de joie et en chants de triomphe !

Je ne vous parle pas de nos fêtes, bénies malgré notre tristesse ; 7 baptêmes aux Ebikolum, 5 aux Esisis, 6 hier à Ndjolé ; de beaux auditoires et beaucoup de recueillement. Dimanche prochain, nous aurons notre quatrième et dernière communion sur l'île. Après quoi, M. Hermann descendra aider M. Galley pour celles de Lambaréné. J'aiderai Mlle Degallier à faire ses caisses et, quand elle partira, nous nous trouverons en possession des Martin ! Mais qui initiera Mme Martin ? Comme il va être dur, pour elle, d'être seule femme ici pour ses débuts !

Et dire que Talagouga passait pour si riche ! Mme Bion, Mme Lantz et Mlle Degallier, pensez donc !

Tout cela est dans le passé. Quand se marieront les Hermann ? Mlle Galley pour-

ra-t-elle laisser la jeune Mme Ottmann seule ? Quand les Vernier reviendront-ils ?...

Nous ne perdons point courage mais nous regardons à vous, au Comité, aux Eglises, à Dieu surtout. Qu'il nous prenne en pitié, qu'il nous donne, en attendant le secours, d'être, en ce qui nous concerne, fidèles chacun à notre poste !

Daniel Couve.

V

Par la vallée de l'ombre de la mort à la lumière

D'autres lettres de Mlle Degallier et de MM. Hermann et Couve nous donnent encore quelques détails sur les derniers jours de Mme Lantz.

Par ses dernières lettres vous saviez, sans doute, qu'elle avait commencé à s'apercevoir que sa tàche était presque au-dessus de ses forces et qu'elle se sentait parfois fatiguée ; mais, voyant la tâche devant elle, elle n'avait pu accepter qu'on diminuât sa part. D'ailleurs, nous n'avions

aucune inquiétude immédiate. Le samedi 31 mars, elle soignait encore, avec Mlle Degallier, des quantités de malades, sur la véranda si chaude du cabinet de M. Allégret. Lorsque je passai, elle venait de finir et en était soulagée. Cependant la fatigue n'avait pas été, en apparence, plus grande qu'un autre jour. Le soir, elle avait un peu d'hématurie, mais, le lendemain matin, Mlle Degallier m'annonçait que cela allait mieux.

Dans la nuit du dimanche au lundi, la fièvre se déclara très violente, et, dès le matin, je fis chercher le docteur, qui lui fit immédiatement une injection de sérum. Le lundi soir, il en faisait une seconde, supportée avec le même courage. Elle disait si simplement : « S'il faut souffrir pour me guérir, eh bien ! je souffrirai ! »

Le mardi matin, elle me demanda si elle était dangereusement malade, me disant qu'elle aimerait savoir franchement ce qu'il en était, qu'elle n'avait pas peur de la mort, mais qu'elle voudrait être prévenue. Je lui dis que nous la savions très sérieusement malade, mais que nous espé-

rions de tout notre cœur la garder. A quoi elle répondit : « Il en sera ce que Dieu voudra. »

Souvent elle me rappela la maladie et le départ d'Edouard, disant combien elle était privilégiée d'être si bien soignée, tandis que lui avait tant souffert dans l'étroite cabine de l'*Eclaireur*.

Le mercredi matin, 4 avril, elle n'allait pas plus mal, mais la température ne baissait pas, et le docteur était très inquiet. Elle me dit alors : « Je crois bien qu'il faudra que je rentre en France ; ce sera bien doux de revoir tous ceux que j'aime, et puis ce sera le printemps... » Mais, une heure plus tard, elle se sentait mourir ; on lui fit une injection de sérum, elle s'en aperçut à peine ; elle nous fit ses adieux d'une façon si joyeuse, presque triomphante ! Elle était calme, heureuse et semblait sourire à la grande joie qui l'attendait là-haut ; elle disait : « Jésus, viens ! viens me chercher ! » Elle appelait son mari et son petit René... Nous lui citions des versets et elle disait : « Encore, encore ! » Elle serra encore vigoureusement la main d'Ombagho qu'on avait fait entrer.

A propos d'un passage sur la certitude du salut, elle dit : « Mais je l'ai si mal servi ! J'aurais tant voulu travailler encore pour lui ! » — Alors je lui répondis : « Mais il sera beaucoup pardonné à ceux qui ont beaucoup aimé, et Jésus est là pour combler toutes nos lacunes. — Oh ! ce sont des paroles comme cela qu'il faut me dire. Oh ! oui, je les aimais tous beaucoup, mes noirs, et je vous aime tous aussi... Et alors, vous croyez qu'Edouard et mon petit chéri viendront à ma rencontre ? Je ne les vois pas encore, mais je les verrai tout à l'heure.

Elle ne pouvait pas dormir, son esprit travaillait sans cesse, elle entendait des cloches et des chants dans le lointain. Elle ne distinguait plus bien ce qui était dans la chambre et nous disait, après un instant de silence : « Je reviens de bien loin, mais cela va mieux... Qu'il fait noir ! Je ne vois pas très bien ; marchez-vous avec moi dans ce sentier étroit et sombre ? C'est bien difficile, mais, derrière cette porte, je vois une grande lumière !... La voyez-vous aussi ? Ah ! c'est bien beau !... Etes-vous toujours avec moi

dans ce chemin ? Oui, n'est-ce pas ? Et vous aussi, vous voyez la grande lumière ! Mais, le docteur, croyez-vous qu'il la verra aussi ? »

Et ses yeux restaient fixés sur un coin de la chambre ; elle voyait certainement quelqu'un, car elle semblait causer avec lui et lui sourire. Etait-ce Jésus ? Etait-ce son bien-aimé ? Nous ne savons pas, mais nous savons que c'était une vision du ciel et que c'était bien beau.

On eut encore un vague espoir une dernière fois ; mais, à minuit un quart, c'était fini : elle était entrée dans la joie parfaite.

— Vêtue de sa robe blanche. elle reposait sur son lit. La veille Ekémila des Mvèmè veillait dans la chambre ; elle avait réclamé ce privilège. Puis, au matin, nous la déposâmes dans son cercueil, recouvert ensuite de fleurs qu'elle aimait, en particulier de la liane violette qui fleurit au-dessus de la tombe de son petit René. Les indigènes des villages voisins défilèrent alors, tout émus, dans la chambre : toutes les femmes des villages, qu'elle avait particulièrement aimées ou qu'elle

avait soignées, étaient là, assises autour du cercueil, laissant couler leurs larmes. Bikéï, mère de deux petits jumeaux, était désespérée , sa douleur était déchirante à voir ; elle disait, entre ses larmes : « Je veux voir son visage ! » Elle étendait les main vers la bière et disait : « Son visage ! son visage ! rien qu'une fois ! »

Le recueillement, l'émotion étaient extraordinaires chez tous. Nous nous sentions tous, blancs et noirs, vibrer d'un même amour pour celle qui avait été notre amie ou notre « mère » et qui n'était plus, dont nous ne reverrions plus le doux sourire.

— Son cœur était tout à l'affection, à la tendresse. C'est le souvenir bienfaisant qu'elle nous laisse à tous, et qui nous aidera à mieux aimer, nous aussi, en souvenir d'elle.

VI

Elle savait aimer

Voici encore quelques lignes de M. Hermann :

Maintenant elle repose auprès de son cher petit René, dont elle aimait tant aller

visiter la tombe, au coucher du soleil, là-bas sous le grand arbre, recouvert de la belle liane violette.

La douleur des indigènes nous apprendrait, s'il en était besoin, ce qu'elle fut pour eux.

Un Esobam païen arrivait à Talagouga le soir de l'ensevelissement, avec sa femme, pour dire aux missionnaires : « Oui, c'est par elle que nous avons su ce que c'est que l'amour. Elle m'a beaucoup aimé, elle a soigné ma femme et mes trois enfants. »

— Elle était vraiment, aux yeux des indigènes, une représentation de l'amour de Jésus. La façon dont elle les soignait, dont elle leur parlait, lui ouvrait tous les cœurs, et, journellement, il nous vient des gens qui disent quelle impression ils ont reçue de son activité.

M. R. Ellenberger écrit, de son côté, de Ngômô :

Bien que Mme Lantz n'eût séjourné ici que quelques semaines, au moment de la naissance du petit Robert, cette mort a

fait sur nos indigènes une grande impression. Ils en étaient sincèrement émus. J'ai même vu, devant notre magasin, nombre de gens, venus de loin pour acheter, et qui oubliaient de faire leurs emplettes ; ils s'entretenaient par petits groupes, à voix basse, de cette « femme » qui, après avoir donné son enfant et son mari, n'avait pas craint, elle « femme », de revenir dans ce pays meurtrier et d'y donner à son tour et ses forces et sa vie pour le salut des âmes. Pour qui connaît l'égoïsme et l'amour des marchandises innés au cœur de ces gens, il n'est pas de plus beau témoignage rendu à cette vie de dévouement et de sacrifice.

Un de nos bons catéchistes galoas de Talagouga, qui, depuis de longs mois, a dû quitter son poste et redescendre à son village pour se faire soigner, un homme que j'ai vainement essayé de guérir ici à Ngômô, et qui souffre cruellement d'une otite chronique, en apprenant la douloureuse nouvelle, m'écrivait ce petit billet :

« Oh ! mon missionnaire, dis-moi que ce n'est pas vrai, qu'elle ne nous a pas quittés, notre mère aimée ! Oh ! ma mère !

ma mère ! Ah ! Talagouga ! Je me roule par terre de douleur et pourtant mes oreilles ne me font pas souffrir, j'ai oublié mon mal, oui, je ne le sens plus. Oh ! ma mère ! ma mère ! »

« Pauvre cher Mbumba ! Je dus lui confirmer le départ de celle qui, après avoir repris héroïquement l'œuvre de son mari, a succombé, elle aussi, sous le poids de la tâche trop lourde, et qui maintenant a rejoint les aimés qui l'avaient devancée dans la gloire.

Enfin, l'église de Talagouga a adressé à la famille de Mme Lantz la lettre suivante :

Talagouga, 14 avril 1906.

La chose importante que nous avons à vous communiquer, c'est notre deuil qui nous a frappés au cœur, le deuil de notre mère, Mme Lantz.

Cette mort nous a frappés au cœur, parce que ses œuvres sont présentes à toutes nos mémoires, car elle nous aidait beaucoup, spirituellement et matériellement. Si tous les chrétiens de notre Eglise

avaient accepté l'enseignement de notre mère, et s'ils avaient tous compris l'amour qu'elle avait pour nous, certainement notre Eglise toute entière vivrait. Car elle ne se lassait pas de nous exhorter, et les enfants qu'elle instruisait, et les femmes qu'elle enseignait...

Du côté matériel aussi, le travail que faisait notre mère nous étonnait tous ; nous avons été aidés par elle plus que par aucun autre. Nous avons tous pu constater qu'elle faisait le travail du Seigneur de tout son cœur. C'est pourquoi nous, l'Eglise de Talagouga, nous devons nous examiner beaucoup en face de la mort de notre mère, parce que ses exhortations ont abondé parmi nous. A-t-elle été reprise à cause de notre méchanceté ? Parce que, bien souvent, ce dont les hommes ne savent pas faire un bon usage leur est enlevé !

Quelle tristesse ! Nous pleurons avec vous, nos père et frère, avec ses sœurs, auxquels nous pensons beaucoup ; mais, malgré votre tristesse, sachez cependant que sa mort est un sujet de joie, parce qu'elle est morte en paix, et qu'elle dési-

rait beaucoup suivre ses bien-aimés, M. Lantz et d'autres.

Vous donc, frères et sœurs, que vos cœurs soient en paix ; son départ a été joyeux ; prenez courage, vous irez la rejoindre.

A Dieu, nos mères, pères, sœurs et frères.

L'Eglise de Talagouga.

CONCLUSION

Elle est semée avec larmes, notre Mission du Congo ! Nous la sentons si belle, si riche en promesses, si impérieusement obligatoire... et si exigeante en argent et en vies !

— Mais la Croix du Christ est-elle donc un ornement ? Ou pensions-nous, lorsque nous avons accepté la charge et l'honneur de la porter au Congo, que Dieu nous ferait une petite croix, pas trop lourde à porter ?

« Celui qui veut sauver sa vie, la perdra... —
» Si le grain de blé ne meurt, il demeure seul... »

Maintenant les enfants dont s'occupait Mme Lantz, à Talagouga, ont été renvoyés dans leurs villages ; l'école des filles, à Lambaréné, est aussi fermée ; où donc est la relève qui ira prendre la place de ceux et celles qui sont tombés !

Serait-il possible que nos Eglises laissent

longtemps encore succomber leurs envoyés sans les secourir ? Oh ! qu'elles nous donnent enfin les hommes et les femmes qu'on attend là-bas, et nous pourrons faire, en leur nom et pour le Christ, la conquête de tout ce peuple !

TABLE

JOURNAUX MENSUELS

Publiés par la SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES de Paris

	FRANCE	UNION POSTALE	AUTRES PAYS
Journal des Missions :			
Abonnements ordinaires	6 »	6 »	8 »
Pasteurs, évangélistes, instituteurs, etc., collecteurs et collectrices du Sou et du Franc.....	3 »	4 »	4 »
Ami des Missions :			
L'abonnement	1 »	1 50	1 50
10 abonnements à la même adresse	8 »	12 »	12 »
	PARIS	DÉPARTEMENTS ALSACE ET SUISSE	AUTRES PAYS
Petit Messager :			
1 à 9 exemplaires, prix par exemplaire......	1 50	1 75	2 25
10 à 25 — — —	1 »	1 25	1 75
25 exemplaires et au-dessus, prix par exemplaire.	0 75	1 »	1 25

Les demandes d'abonnement doivent être adressées à **M. BEIGBEDER,** *administrateur de la Société des Missions, 39, rue Taitbout, Paris.*

JOURNAUX MENSUELS

Publiés par la SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES de Paris

	FRANCE	UNION POSTALE	AUTRES PAYS
Journal des Missions :			
Abonnements ordinaires	6 »	6 »	8 »
Pasteurs, évangélistes, instituteurs, etc., collecteurs et collectrices du Sou et du Franc.....	3 »	4 »	4 »
Ami des Missions :			
L'abonnement	1 »	1 50	1 50
10 abonnements à la même adresse	8 »	12 »	12 »
	PARIS	**DÉPARTEMENTS ALSACE ET SUISSE**	**AUTRES PAYS**
Petit Messager :			
1 à 9 exemplaires, prix par exemplaire......	1 50	1 75	2 25
10 à 25 — — —	1 »	1 25	1 75
25 exemplaires et au-dessus, prix par exemplaire.	0 75	1 »	1 25

Les demandes d'abonnement doivent être adressées à **M. BEIGBEDER,** *administrateur de la Société des Missions, 39, rue Taitbout, Paris.*

CAHORS, IMPRIMERIE A. COUESLANT. — 9,404




0 480



